This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CHOLMONDELEY LIBRARY
case
H
Shelf
9
no
6

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1898

LES
MALHEURS
DE
L'AMOUR.

SECONDE PARTIE.

—— *Insano nemo in amore sapit.* Propert.

A AMSTERDAM.

M. DCC. XLVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LES

MALHEURS DE L'AMOUR.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE D'EUGENIE.

EUGENIE fut amenée à l'Abbaye du Paraclet à l'âge de six ans, sous le nom de Mademoiselle d'Essei; une espéce de Gouvernante qui la conduisoit, pria Madame de la Rochefoucault,

Abbeſſe de cette Maiſon ; de ſe charger de l'éducation de cette jeune Enfant; elle lui remit pour cela une ſomme aſſez conſidérable : elle ajouta qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme de Breſſe, qui avoit peu de biens & beaucoup d'enfans, & qu'il falloit lui inſpirer le goût de la retraite, le ſeul parti qui convînt à ſa fortune.

Mademoiſelle Magnelais fille du Duc d'Hallwin, & plus âgée de deux années que Mademoiſelle d'Eſſei,

étoit dans la même Maiſon : elles furent élevées enſemble, quoiqu'avec beaucoup de différence. Mademoiſelle de Magnelais attendoit une fortune conſidérable ; & la pauvre Mademoiſelle d'Eſſei, au-contraire, n'avoit que le choix de cette demeure, ou de quelque autre de cette eſpéce.

Leurs premieres années ſe paſſerent dans les occupations ordinaires à cet âge. Mademoiſelle de Mag-

nelais contente d'une certaine ſupériorité, que ſon rang & ſes richeſſes lui donnoient ſur ſa Compagne, paroiſſoit avoir de l'amitié pour elle. La jalouſie de la beauté, ſi propre à mettre de l'éloignement entre deux jeunes perſonnes, ne troubloit point leur union. Les traits de Mademoiſelle d'Eſſei, qui n'étoient point encore formés, laiſſoient douter ſi elle ſeroit belle un jour.

Mademoiſelle d'Eſſei ſen-

ſible & reconnoiſſante répondoit par l'attachement le plus véritable aux marques d'amitié qu'elle recevoit : elle ſentit vivement la peine de ſe ſéparer de ſon Amie, lorſque Mademoiſelle de Magnelais fut retirée du Couvent pour retourner dans ſa famille.

Deux années après leur ſéparation, Madame la Ducheſſe d'Hallwin, & Mademoiſelle de Magnelais ſa fille, qui revenoient des Pays-Bas, s'arrêterent

quelques jours à une Terre près du Paraclet. Le voisinage rappella à Mademoiselle de Magnelais le souvenir de son Amie, elle voulut la voir.

Sa beauté avoit acquis alors toute sa perfection. Mademoiselle de Magnelais en fut étonnée, & la trouva trop belle pour l'aimer encore : il ne parut cependant aucun changement dans ses manieres : elle lui rendit conte de ce qui lui étoit arrivé de-

puis leur ſéparation, bien moins par un ſentiment de confiance, que par le plaiſir malin d'étaler aux yeux de Mademoiſelle d'Eſſei un bonheur, qu'elle ne devoit jamais goûter.

L'Article des Amans ne fut pas oublié : c'étoit en quelque façon un dédommagement pour la vanité de Mademoiſelle de Magnelais, qui la conſoloit de la beauté de Mademoiſelle d'Eſſei. Entre tous ceux qu'elle lui nomma, le Che-

valier de Benauges fut celui dont elle parla avec le plus d'éloge ; elle le lui peignit comme l'homme du monde le plus aimable, & le plus amoureux : elle ne dissimula point qu'elle avoit beaucoup d'inclination pour lui ; mais ajouta-t-elle, j'ai tort de vous parler de ces choses-là ; l'état où vous êtes destinée, vous les laissera ignorer, & je vous plains presque d'être belle.

Elles eurent encore plu-

sieurs conversations de cette espéce, & après quelques jours, Mademoiselle de Magnelais prit avec sa famille la route de Paris, & Mademoiselle d'Essei resta tristement dans sa retraite.

Deux années s'écoulerent encore & amenerent le tems, où elle devoit s'engager : sa répugnance augmentoit à mesure qu'elle voyoit ce moment de plus près. Enfin, honteuse de se trouver si foible, elle résolut de faire un effort sur

elle-même. Elle en parla à Madame l'Abbeſſe du Paraclet, dont elle a toujours été très-ſincérement aimée : la tendreſſe que j'ai pour vous, répondit Madame l'Abbeſſe, me feroit trouver un plaiſir bien ſenſible de vous attacher à moi pour toujours ; mais, ma chere fille, cette même tendreſſe m'engage à conſulter vos intérêts plûtôt que les miens : vous n'êtes point faite pour le Cloître ; votre inclination y répugne.

Je l'avoue, disoit en pleurant Mademoiselle d'Effei ; mais Madame, j'ai de la raison, & je n'ai pas le choix des partis. Ces chaînes-ci sont bien pesantes, répondit Madame du Paraclet, quand la raison seule est chargée de les porter. Attendez encore quelques années. Je voudrois, si vous avez à embrasser la retraite, que vous connussiez un peu plus le monde : vous y verriez bien des choses qui vous feroient

peut-être trouver votre condition moins fâcheuſe.

Madame de Polignac, ſœur de Madame du Paraclet, qui étoit veuve & qui avoit paſſé le tems de ſon deuil dans cette Maiſon, ſe mêla à cette converſation : les deux ſœurs aimoient Mademoiſelle d'Eſſei comme leur propre fille, & ſans le lui dire, elles eſpéroient toujours que ſon extrême beauté pourroit lui donner un mari.

Une affaire aſſez conſidé-

rable obligea Madame de Polignac d'aller à Paris, dans le tems que les fêtes du mariage du Roy y attiroient tout ce qu'il y avoit de plus considérable en France. Elle n'eut pas beaucoup de peine à obtenir de sa sœur, qu'elle lui confiât Mademoiselle d'Essei, pour la mener avec elle.

Le Comte de Blanchefort, qui faisoit la même route, les rencontra au premier gîte : il fit demander à Madame de Polignac,

dont il étoit fort connu, la permiſſion de la voir : il paſſa la ſoirée avec elle : il ſe plaignit dans la converſation, que ſon équipage s'étoit rompu en chemin, & qu'il ſe trouvoit très-embarraſſé : Madame de Polignac lui offrit une place ; ſon offre fut acceptée ; ils partirent tous trois le lendemain.

Mademoiſelle d'Eſſei, qui n'avoit jamais vû que ſon Couvent, parloit peu, mais elle diſoit ſi bien le peu

qu'elle diſoit ; ſa beauté, ſimple, naïve, & ſans art, qu'elle ſembloit même ne pas connoître, la rendoit ſi touchante, que le Comte de Blanchefort ne put ſe défendre de tant de charmes : il mit en uſage pendant la route, tout ce qu'il crut capable de plaire ; mais ſes ſoins, ſes empreſſemens, ſes louanges, n'apprenoient point à Mademoiſelle d'Eſſei l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur lui : ce langage de l'amour lui étoit inconnu,

& ſon cœur ne lui en donnoit point de leçon, en faveur du Comte.

Madame de Polignac, attentive à tout ce qui pouvoit intéreſſer ſon amie, s'en apperçut avec joie : l'amour du Comte de Blanchefort lui parut un acheminement à la fortune, qu'elle avoit eſpérée pour Mademoiſelle d'Eſſei. A leur arrivée à Paris, le Comte de Blanchefort leur demanda la permiſſion de les voir : il a la réputation d'un très-

très-honnête homme, disoit Madame de Polignac à Mademoiselle d'Essei : vous lui avez inspiré tant d'amour & tant de respect, que puisqu'il cherche à vous voir, il n'a que des vûes légitimes. Vous connoissez, répliqua Mademoiselle d'Essei, ma répugnance pour le Couvent ; mais je vous avoue aussi, que j'aurois beaucoup de peine à épouser un homme qui feroit tant pour moi : il me semble qu'il faut plus d'égalité

dans les mariages, pour qu'ils ſoient heureux, & je ne voudrois point devoir mon bonheur à une illuſion, que je craindrois toujours, qui ne vînt à finir.

Madame de Polignac ſe mocqua des délicateſſes de Mademoiſelle d'Eſſei, & la fit conſentir à recevoir les ſoins du Comte de Blanchefort : elle n'avoit aucun goût pour lui ; mais elle l'eſtimoit ; & comme elle n'avoit pour perſonne des ſentimens plus vifs, elle le

traitoit de façon à lui donner du moins de l'eſpérance.

Ce fut alors que les fêtes pour le mariage du Roi commencerent. Mademoiſelle d'Eſſei ſuivit Madame de Polignac au Carrouſel de la Place Royale où elle alloit avec la Comteſſe de Ligny : il y avoit des échafauts dreſſés pour les Dames, qui avoient eu ſoin d'y paroître avec tous les ornemens propres à augmenter leur beauté : la ſeule Mademoiſelle d'Eſſei, étoit vêtue

d'une maniére ſimple & modeſte : cette ſimplicité, qui la diſtinguoit, fit encore mieux remarquer toute ſa beauté.

Le Marquis de la Valette, fils aîné du Duc d'Epernon, qui s'étoit arrêté par hazard au-devant de l'échafaut où elle étoit placée, fut étonné de voir une ſi belle perſonne : il repaſſa encore pluſieurs fois, & la regarda toujours avec un nouveau plaiſir.

Toutes les Dames pre-

noient parti pour les Combattans : Mademoiſelle d'Eſſei qui n'avoit point remarqué l'attention que le Marquis de la Valette avoit eue de la regarder, charmée de ſa bonne grace & de ſon adreſſe, ſe déclara pour lui ; & par un mouvement très-naturel en pareille occaſion, elle le ſuivoit des yeux dans la carriére, & marquoit ſa joie, toutes les fois qu'il avoit obtenu l'avantage.

Auſſi-tôt que les courſes

furent achevées, il vint sur l'échafaut pour demander à Madame la Comtesse de Ligny sa tante, qui étoit cette belle personne. Venez, lui dit Madame de Ligny, aussi-tôt qu'elle le vit, & sans attendre qu'il lui eût parlé, venez remercier Mademoiselle d'Essei, des vœux qu'elle a faits pour vous.

Mademoiselle d'Essei embarrassée qu'un homme aussi bien fait que Mr. de la Valette, eût des remercimens

à lui faire, ſe preſſa d'interrompre Madame de Ligny: vous allez, Madame, lui dit-elle, faire croire à Mr. le Marquis de la Valette qu'il me doit beaucoup plus qu'il ne me doit effectivement: vous ne voulez pas, répliqua Mr. de la Valette, d'un ton plein de reſpect, que je puiſſe vous devoir de la reconnoiſſance; mais on vous en doit malgré vous, dès le moment qu'on a eu l'honneur de vous voir.

Cette galanterie augmenta l'embarras de Mademoiſelle d'Eſſei. Madame de Polignac, qui vit ſa peine, ſe mêla de la converſation : le Marquis de la Valette eut l'art de dire encore mille choſes, qui faiſoient ſentir à Mademoiſelle d'Eſſei l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur lui.

Après leur avoir donné la main pour les remettre dans leur caroſſe, il courut chez Madame de Ligny, pour s'informer d'elle, qui

qui étoit Mademoiſelle d'Eſſei ? Madame de Ligny lui conta très-naturellement le peu qu'on ſçavoit de la naiſſance de Mademoiſelle d'Eſſei, & l'amour que Monſieur de Blanchefort avoit pour elle : il me ſemble, répliqua le Marquis de la Valette, quand Madame de Ligny eut ceſſé de parler, que Blanchefort n'eſt encore que ſouffert : je vois ce qui vous paſſe dans la tête, lui répondit-elle ; mais ſi vous

êtes ſage, vous éviterez, au-contraire, de voir Mademoiſelle d'Eſſei : il n'eſt plus tems, Madame, dit le Marquis de la Valette ; je l'ai trop vûe, pour ne pas mettre tout en uſage pour la voir toujours.

Dès le lendemain, ſon aſſiduité chez Madame de Polignac fut égale à celle de Monſieur de Blanchefort : ils ſe reconnurent bientôt pour Rivaux : leurs caracteres étoient abſolument oppoſés. Le Comte

de Blanchefort vouloit dans toutes ſes démarches mettre le Public dans ſes intérêts, & il y avoit ſi bien réuſſi, que perſonne ne jouiſſoit d'une réputation plus entiére. Le Marquis de la Valette, au-contraire, ne faiſoit cas de la réputation, qu'autant qu'elle étoit appuyée du témoignage qu'il ſe rendoit à lui-même. Il faiſoit ce qu'il croyoit devoir faire, & laiſſoit juger le Public : c'étoit l'homme du monde le plus aimable,

quand il le vouloit; mais il ne vouloit plaire qu'à ceux qui lui plaiſoient.

Mademoiſelle d'Eſſei avoit beaucoup d'inclination pour lui, & le traitoit par-là plus froidement que ſon Rival, il en étoit déſeſpéré. Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, lui dit-il un jour, que la ſituation où je ſuis, qui m'afflige ſi ſenſiblement, de ne pouvoir vous offrir une fortune, dont je ne puis encore diſpoſer, ſoit un bien pour moi!

Oui, Mademoiſelle, je ſerois déſepéré, ſi vous refuſiez l'offre de ma main, & je vois que vous la refuſeriez, ſi j'étois en concurrence avec le Comte de Blanchefort.

Mademoiſelle d'Eſſei n'étoit pas en garde contre les reproches du Marquis de la Valette : elle n'écouta dans ce moment que ſon penchant pour lui. Non, lui dit-elle avec un ſouris plein de charmes, vous ne croyez point qu'il fût préféré.

La joie qu'elle vit dans les yeux du Marquis de la Valette, l'avertit de ce qu'elle venoit de dire ; elle en fut honteuse : il avoit trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir de cette honte, & pour l'augmenter encore par des remercimens : il crut avoir beaucoup obtenu, & ne chercha point à prolonger une conversation dont il sentoit bien que Mademoiselle d'Essei étoit embarrassée.

Quel reproche ne se fit-elle

point, quand elle fut seule! Me voilà donc, disoit-elle, ce que j'ai tant craint d'être, me voilà Coquette: j'ai deux Amans, & je fais si bien qu'ils peuvent tous deux se flater d'avoir des droits sur mon cœur. Comment pourrai-je, après ce que je lui ai dit, soutenir les regards du Marquis de la Valette en présence du Comte de Blanchefort? Et comment pourrai-je agir avec ce dernier comme j'ai fait jusqu'ici, puisque j'ai donné lieu à un

autre de croire que je le préférois ? Les femmes dont la conduite eſt la plus blâmable, ont commencé comme je fais : il faut m'arracher à cette indignité : il faut renoncer à ces frivoles eſpérances d'établiſſement : il faut retourner dans mon Couvent, il m'en coutera moins de vivre dans la ſolitude, que d'avoir des reproches légitimes à me faire.

Mademoiſelle d'Eſſei étoit dans cette diſpoſition :

elle vouloit en parler à Madame de Polignac, quand elle vit entrer dans ſa chambre Mademoiſelle de Magnelais : elles s'embraſſerent avec beaucoup de marques de tendreſſe. Mademoiſelle de Magnelais étoit arrivée la veille, de la campagne, où elle étoit depuis pluſieurs mois. Après les premieres careſſes, elles ſe demanderent des nouvelles de ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation.

Mademoiſelle d'Eſſei n'é-

toit pas assez vaine pour faire un étalage de ses conquêtes, & d'ailleurs elle étoit si mécontente d'elle dans ce moment, qu'elle avoit encore moins d'envie de parler : elle dit simplement que Madame de Polignac avoit souhaité de la garder quelque tems, & qu'elle retourneroit dans peu de jours au Paraclet.

Je vous prie du moins, répondit Mademoiselle de Magnelais, de ne partir qu'après mon mariage, qui

ſe fera inceſſamment. Il faut qu'en épouſant mon Amant, j'aie encore la ſatisfaction de vous voir partager ma joie : c'eſt donc le Chevalier de Benauges que vous épouſez, dit Mademoiſelle d'Eſſei.

Il m'avoit trompée par un faux nom, répondit Mademoiſelle de Magnelais; c'eſt le Marquis de la Valette : il ne ſçait point encore ſon bonheur : ſon pere & le mien ont tout reglé, & nous ſommes revenus pour faire le mariage.

Si Mademoiſelle de Magnelais avoit fait attention au changement de viſage de Mademoiſelle d'Eſſei, elle auroit ſoupçonné qu'elle prenoit un intérêt particulier à ce qu'elle venoit d'apprendre. Quel coup pour Mademoiſelle d'Eſſei ! Il ne pouvoit être plus ſenſible. Un homme à qui elle avoit eu la foibleſſe de laiſſer voir ſon inclination, en aimoit une autre & n'avoit cherché qu'à la tromper.

Toutes les réflexions les plus affligeantes & les plus humiliantes ſe préſenterent à elle dans ce moment. Il fallut cependant faire un effort pour cacher ſon trouble. Bien reſolue de partir le lendemain, elle laiſſa croire à Mademoiſelle de Magnelais qu'elle reſteroit juſqu'après ſon mariage.

Cette converſation ſi penible pour elle finit enfin : elle alla s'enfermer dans ſa chambre pour ſe remettre,

avant que de ſe montrer : elle y étoit à peine, que Madame de Polignac y entra. J'avois raiſon, lui dit-elle, ma fille, car elle ne lui donnoit point d'autre nom, de bien eſpérer de votre fortune. Le Comte de Blanchefort vient de me déclarer qu'il eſt prêt de vous épouſer, & qu'il ſe croira trop heureux, ſi vous trouvez quelque plaiſir à tenir de lui le rang & le bien, dont vous jouirez.

Vous ne me répondez

point, continua Madame de Polignac? Pouvez-vous être incertaine sur cette proposition? Je ne devrois point l'être, repliqua Mademoiselle d'Essei; j'avoue pourtant que je le suis. La disproportion infinie qui est entre le Comte de Blanchefort & moi, me blesse. Plus je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour être reconnoissante, & plus je crains la nécessité de l'être. Cette reconnoissance ne vous coutera rien pour le

plus honnête homme du monde qui vous adore, & que vous ne pouvez vous empêcher d'eſtimer, repliqua Madame de Polignac; mais, vous dirai-je ce que je penſe? Peut-être héſiteriez-vous moins s'il étoit queſtion du Marquis de la Valette.

Ah! Madame, s'écria Mademoiſelle d'Eſſei, ne me faites point cette injuſtice : le Marquis de la Valette ne m'a jamais aimée, & je viens d'apprendre de Made-

Mademoiſelle de Magnelais elle-même, qu'il va l'épouſer. Eh bien, dit Madame de Polignac, puniſſez-le, en épouſant le Comte de Blanchefort, d'avoir voulu vous faire croire qu'il vous aimoit.

Cette idée de vengeance frappa Mademoiſelle d'Eſſei. On ne ſe dit jamais bien nettement qu'on n'eſt pas aimé. Malgré la perſuaſion où elle étoit de l'amour du Marquis de la Valette pour Mademoiſelle de

Magnelais, elle croyoit cependant qu'il ne verroit ſon mariage avec le Comte de Blanchefort qu'avec peine. Un autre motif acheva de la déterminer : le plaiſir d'être d'un rang égal à celui de Mademoiſelle de Magnelais : la différence que leur naiſſance avoit miſe entr'elles, ne l'avoit point touchée juſques-là ; mais elle en étoit humiliée, depuis qu'elle ſçavoit l'amour du Marquis de la Valette. Le procedé de Monſieur

de Blanchefort, où il paroiſſoit tant de nobleſſe, lui faiſoit encore mieux ſentir l'injuſte préférence qu'elle avoit donnée à ſon rival, & la diſpoſoit encore plus favorablement pour lui.

Cependant, avant que de prendre aucun engagement, elle voulut lui repréſenter les raiſons, qui pouvoient s'oppoſer à leur mariage: vous ſçavez, lui dit-elle, le peu que je ſuis: ſongez qu'un homme de

TAYLOR INST. OXFORD

votre rang, doit, en quelque façon, compte au public de ſes démarches : celle que vous voulez faire en ma faveur, ſera ſûrement déſapprouvée. Je me flate, que ma conduite vous juſtifiera autant que vous pouvez l'être, mais c'eſt un moien lent, & en attendant qu'il ait quelque ſuccès, vous ſerez expoſé à des choſes déſagréables : on n'oſera vous parler de votre mariage, & ce ſera vous le reprocher ; vous ne

trouverez peut-être plus dans le monde, les mêmes agrémens que vous y avez trouvés jusqu'ici.

Eh, pourquoi ne les y trouverois-je pas, répondit le Comte de Blanchefort? je travaille, il est vrai, pour mon bonheur; mais je fais une action digne de louange, de partager ma fortune avec la personne du monde la plus estimable. Les actions les plus vertueuses, répliqua Mademoiselle d'Essei, sont dégradées, quand on croit,

que l'amour y a part : je vous le demande & pour vous & pour moi, ne précipitez rien pour donner le tems à vos réflexions : je veux retourner à l'Abbaye du Paraclet, & si après une abſence raiſonnable, vous penſez de même, je pourrai alors me déterminer.

Non, Mademoiſelle, lui dit-il, je ne conſens point à votre éloignement : il faut que vous me haïſſiez pour m'impoſer des loix auſſi dures : que m'importe, que

mon mariage ſoit approuvé de ce public, dont vous me ménacez? Vous ſuffirez ſeule pour mon bonheur: vous me ſeriez mille fois moins chere, ſi vous étiez née dans le rang le plus élevé: ſi ma naiſſance étoit égale à la vôtre, répondit-elle, je recevrois avec joie l'honneur que vous me faites; mais c'eſt par la diſtance qu'il y a entre nous, que je dois me mettre à plus haut prix.

Elle achevoit à peine de

prononcer ces paroles, que le Marquis de la Valette entra avec quelqu'autre perſonne de la Cour. Mademoiſelle d'Eſſei étoit trop fiere pour lui laiſſer croire qu'elle étoit touchée du procédé, qu'il avoit pour elle; auſſi affecta-t-elle de le recevoir de la même façon, dont elle l'avoit toujours reçu; mais elle lui trouva un air ſi content, qu'elle en fut déconcertée, & qu'elle n'eut plus la force de ſoutenir la gaieté qu'elle avoit

avoit affectée d'abord.

Le Comte de Blanchefort ſortit preſque auſſi-tôt que le Marquis de la Valette fut entré : Mademoiſelle d'Eſſei ſe leva en même tems que lui, en diſant tout haut, qu'elle alloit chez Mademoiſelle de Magnelais : vous la connoiſſez donc, Mademoiſelle, lui dit le Marquis de la Valette : nous avons paſſé une partie de notre vie enſemble, répondit Mademoiſelle d'Eſſei, & je puis vous aſ-

ſurer, ajoûta-t-elle, en le regardant, que ſa confiance pour moi a toujours été ſans réſerve : & moi, Mademoiſelle, lui dit-il, en s'approchant d'elle, & en lui parlant de façon à n'être pas entendu du reſte de la compagnie, je prens la liberté de vous aſſurer à mon tour, qu'elle ne vous a pas tout dit.

Mademoiſelle d'Eſſei, qui ne vouloit pas engager de converſation avec le Marquis de la Valette, fit mine

de ne l'avoir pas entendu, & ſortit : on lui dit à la porte de Mademoiſelle de Magnelais, que Mr. le Duc d'Hallwin s'étoit trouvé mal ; que ſa fille étoit auprès de lui ; & qu'on ne pouvoit la voir. Mademoiſelle d'Eſſei, que cette viſite embarraſſoit, ne fut pas fâchée de s'en voir diſpenſée.

Auſſi-tôt qu'elle fut ſeule avec Madame de Polignac, elles convinrent, qu'il ne falloit point différer de s'en retourner au Pa-

raclet. Le mariage de Mademoiſelle de Magnelais, devenoit une nouvelle raiſon pour Mademoiſelle d'Eſſei, de s'éloigner: auſſi, reprit-elle dès le lendemain la route de ſon Couvent: Madame de Polignac fut chargée de donner un prétexte à ce prompt départ.

Les ſoins du Comte de Blanchefort ſuivirent Mademoiſelle d'Eſſei dans ſa retraite: il ne laiſſoit preſque paſſer aucun jour, ſans

lui donner des marques de ſon amour : elle en étoit touchée, & n'y étoit point ſenſible : l'idée du Marquis de la Valette l'occupoit malgré elle : elle ſe rappelloit le diſcours, qu'il lui avoit tenu la derniére fois qu'elle l'avoit vû : il lui venoit alors dans l'eſprit, que Mademoiſelle de Magnelais n'en étoit pas auſſi aimée qu'elle le croioit. Eh, pourquoi, diſoit-elle, examiner ſi elle eſt aimée, ou ſi elle ne l'eſt pas ? Voudrois-je

conſerver des prétentions ſur le cœur de ſon amant ? Voudrois-je en être aimée, moi qui viens preſque de prendre des engagemens avec un autre ? Quel que ſoit le Marquis de la Valette, je ne dois jamais le voir, & je me trouve coupable d'avoir beſoin d'en prendre la réſolution.

Cependant il ſembloit que l'abſence eût encore augmenté l'amour du Comte de Blanchefort : Madame de Polignac, engagée par

ſes priéres, & par le déſir qu'elle avoit de voir cette aimable fille établie, ſe détermina à l'aller chercher: il fut convenu, qu'elle l'ameneroit dans une de ſes terres; que le Comte viendroit les y joindre; que le mariage ſe feroit ſans beaucoup de cérémonie, & qu'il reſteroit ſecret pendant quelque tems.

Ce projet fut exécuté. Mademoiſelle d'Eſſei ne quitta point ſa retraite, ſans répandre des larmes: je ne

puis, lui dit Madame de Polignac, vous pardonner votre triſteſſe : il faut, pour vous faire ſentir votre bonheur, que je vous conte le malheur de Mademoiſelle de Magnelais : la Valette après l'avoir aimée depuis long-tems, l'a abandonnée dans le moment, que tout étoit préparé pour leur mariage : elle l'aime encore : elle eſt affligée : ſa douleur qu'elle ne cache point, intéreſſe pour elle : & pour achever de ſe rendre odieux,

la Valette s'eſt battu pour une femme avec Bellomont, qui lui avoit ſauvé la vie au ſiége d'Amiens : quoiqu'il ſoit très-bleſſé, & même en grand danger, le Duc d'Epernon ne veut point le voir, & ménace de le deshériter. On rappelle encore à cette occaſion ſon avanture avec Mademoiſelle de Luxembourg, qui a été depuis Ducheſſe de Ventadour. Il ne voulut point l'épouſer, quoique leur mariage eût été

arrêté, & qu'il y eût consenti. C'eſt un homme perdu dans le monde : il a paru vous aimer, vous ne l'auriez peut-être pas haï : voiez combien vous devez au Comte de Blanchefort de vous avoir ſauvée du péril, où vous étiez expoſée.

Le procédé du Marquis de la Valette donnoit à Mademoiſelle d'Eſſei tant d'indignation contre lui, & tant de colere contre elle-même de la préférence, qu'elle lui avoit donnée

dans ſon cœur, que ſon eſtime pour le Comte de Blanchefort en augmentoit ; elle trouvoit qu'elle avoit à réparer avec lui. Il vint les joindre, plus amoureux encore, s'il étoit poſſible, qu'il ne l'avoit été.

Madame de Polignac étoit un peu malade quand il arriva ; mais ſon mal paroiſſoit ſi médiocre, que Mademoiſelle d'Eſſei n'en étoit point allarmée : la fiévre augmenta ſi fort le lendemain, & les jours ſuivans,

que l'on commença à craindre pour sa vie. Dès qu'elle connut l'extrémité où elle étoit, elle fit approcher Mademoiselle d'Essei & le Comte de Blanchefort; ma mort, dit-elle au Comte, va priver Mademoiselle d'Essei des secours, qu'elle pouvoit attendre de mon amitié; mais je lui laisse en vous plus qu'elle ne perd en moi : j'eusse voulu être témoin de votre union & de votre bonheur.

Non, Madame, s'écria le

Comte de Blanchefort, nous ne vous perdrons point : le Ciel vous rendra à nos larmes : vous ſerez témoin de notre bonheur.... Mais pourquoi le différer, pourſuivit-il ? Je puis dès ce moment recevoir la foi de Mademoiſelle d'Eſſei, & lui donner la mienne. Conſentez à mon bonheur, ajouta-t-il, en ſe jettant aux pieds de Mademoiſelle d'Eſſei, payez par un peu de confiance l'amour le plus tendre. Hélas! qu'eſt-

ce que j'exige ? Que vous ne me croyiez pas le plus ſcélérat des hommes. Si les ménagemens que j'ai à garder, m'obligent dans ces premiers momens de tenir notre mariage ſecret, je ſuis ſûr que je pourrai bientôt le déclarer.

Mademoiſelle d'Eſſei fondoit en larmes : ce tems d'attendriſſement & de douleur fut favorable au Comte de Blanchefort. D'ailleurs un ſentiment généreux lui fit trouver de la ſa-

tisfaction à faire quelque choſe pour un homme qui faiſoit tout pour elle. Moins elle l'aimoit, plus elle croyoit lui devoir.

L'autorité de Madame de Polignac acheva de la déterminer. Donnez votre main, ma fille, au Comte de Blanchefort, lui dit-elle après avoir fait appeller le Curé du lieu, jurez-vous devant nous la foi conjugale. Votre probité, continua-t-elle en s'adreſſant au Comte, me répond

de votre parole. Voici, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à Mademoiſelle d'Eſſei, une caſſette qui renferme quelques pierreries; je vous prie, ma chere fille, de les accepter: ſi je pouvois diſpoſer du reſte de mon bien, il ſeroit à vous.

Mademoiſelle d'Eſſei étoit ſi troublée de l'engagement qu'elle venoit de prendre, & ſi preſſée de ſa douleur, qu'elle tomba en foibleſſe aux pieds de Madame de Polignac: on l'emporta

porta hors de ſa chambre : on la mit au lit : elle paſſa la nuit dans des pleurs continuels. Le Comte de Blanchefort fut toujours auprès d'elle.

Cependant Madame de Polignac parut un peu mieux pendant quelques jours : cette eſpérance qui donna tant de joie à Mademoiſelle d'Eſſei, ne dura guère. Le mal augmenta ; & on lui annonça qu'il falloit ſe préparer à la mort. Elle voulut encore parler à

Mademoiſelle d'Eſſei. Il faut, quand je ne ſerai plus, lui dit-elle, que vous retourniez auprès de ma ſœur: c'eſt-là, où vous devez attendre la déclaration de votre mariage : tout autre lieu bleſſeroit la bienſéance ; vous pouvez lui confier votre ſecret : la tendreſſe qu'elle a pour vous, vous répond de ſa diſcrétion.

Madame de Polignac ne vécut que quelques heures après cette converſation,

& mourut entre les bras de Mademoiſelle d'Eſſei, & la laiſſa inconſolable. Le Comte de Blanchefort l'arracha de ce Château, l'amena à l'Abbaye du Paraclet, & de-là, à une maiſon de campagne où l'Abbeſſe étoit alors, ſans qu'elle ſçût preſque où on la menoit.

Madame du Paraclet aimoit tendrement ſa ſœur, elle la pleura avec Mademoiſelle d'Eſſei, & les premiers jours ne furent employés qu'à ce triſte exer-

cice. Mais quand la douleur de Mademoiſelle d'Eſſei ſe fut un peu moderée, ſa ſituation, à laquelle elle n'avoit preſque pas réfléchi, commença à l'étonner; elle en parla à Madame du Paraclet. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que le Comte de Blanchefort vous tiendra ſa parole. Mais, enfin, il peut y manquer; il vous voit tous les jours; il faut, ſans lui marquer de méfiance injurieuſe, le déterminer à ce qu'il doit faire.

La groſſeſſe de Mademoiſelle d'Eſſei, dont elle s'apperçut alors, ne lui permettoit plus de différer la publication de ſon mariage. Je vous ai donné par ma confiance, dit-elle au Comte de Blanchefort, la marque d'eſtime la plus flateuſe, que je puſſe vous donner; j'attendrois même avec tranquilité les arrangemens, que vous êtes peut-être obligé de prendre pour déclarer notre mariage, ſi ma groſſeſſe, dont je ne puis

douter, m'en laiſſoit la liberté.

Le Comte de Blanchefort parut tranſporté de joie, dans ce premier moment, d'apprendre que Mademoiſelle d'Eſſei étoit groſſe, il l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Le nouveau lien qui va être entre nous, lui dit-il, m'attache encore, s'il eſt poſſible, plus fortement à vous. Je partirai demain pour demander au Connétable de Luynes qui m'honore d'une

amitié particuliere, de faire approuver mon mariage au Roy & à la Reine ; je ſuis néceſſairement attaché à la Cour par mes emplois, il faut m'aſſurer que vous y ſerez reçue comme vous devez l'être.

Je n'ai rien à vous preſcrire, repliqua Mademoiſelle d'Eſſei, mais je vous prie de ſonger que tous les momens que vous retardez, expoſent ma réputation. Doutez-vous, lui dit-il, qu'elle ne me ſoit auſſi

chere qu'à vous. Mon voyage ne ſera que de peu de jours, & j'aurai bientôt la ſatisfaction de faire admirer mon bonheur à toute la Cour.

Mademoiſelle d'Eſſei, qu'aucun ſoupçon n'allarmoit, vit partir le Comte de Blanchefort ſans inquiétude, perſuadée qu'il viendroit remplir ſes promeſſes.

Il revint effectivement à-peu-près dans le tems qu'il lui avoit promis, mais dans

dans les premiers momens qu'ils furent enſemble, elle trouva dans ſes manieres quelque choſe de ſi contraint, qu'elle en fut troublée.

Qu'avez-vous, Monſieur, lui dit-elle avec beaucoup d'émotion, vos regards ont peine à s'arrêter ſur moi, vous eſt-il arrivé quelque malheur que vous craigniez de m'apprendre? Ah! ne me faites pas cette injuſtice, je ſerai bien plus preſſée de partager vos pei-

nes, que je ne le ſuis de partager votre fortune.

Monſieur de Blanchefort ſoupiroit & n'avoit pas la force de répondre. Parlez, lui dit-elle encore, rompez ce cruel ſilence, prouvez-moi ce que vous m'avez dit tant de fois, que je vous tiendrois lieu de tout. Je vous le repéte encore, dit le Comte de Blanchefort, mais puis-je m'aſſurer que vous m'aimez!

Quel doute, s'écria Ma-

demoiſelle d'Eſſei ! oubliez-vous que c'eſt à votre femme que vous parlez ; avez-vous oublié les nœuds qui nous lient ? Mais, continua-t-il, m'aimez-vous aſſez pour entrer dans mes raiſons ? voudrez-vous vous prêter aux ménagemens que je dois à ma fortune ? Le Connétable à qui je voulois faire part du deſſein où j'étois de vous épouſer, m'a propoſé de me donner ſa ſœur ; c'étoit me perdre que de lui dire que

j'avois pris des engagemens ſans ſon aveu : tout ce que j'ai pu faire a été de lui demander du tems. Votre groſſeſſe ne doit point vous affliger, je prendrai des meſures pour dérober la connoiſſance de votre accouchement, & pour écarter les ſoupçons, je ne ne vous verrai que rarement.

Ce que je viens d'entendre eſt-il poſſible, s'écria Mademoiſelle d'Eſſei! Non, Monſieur, vous voulez

m'éprouver, vous n'expoſerez point votre femme à la honte d'un accouchement ſecret, vous ne rendrez point la naiſſance de votre enfant douteuſe; ſon état & le mien ſont aſſurés, puiſque j'ai votre parole.

Je conviens de ce que je vous ai promis, répondit-il, mais vous y avez mis vous-même un obſtacle inſurmontable. Je me rappelle ſans ceſſe ce que vous m'avez dit ſur la ma-

niere dont mon mariage ſeroit regardé dans le monde. Je vous l'avoue, je ſuis flatté de l'approbation que le Public m'a accordée juſqu'ici, je ne veux point m'expoſer à en être blâmé.

Vous craignez, dit-elle, d'être expoſé à quelque blâme, & vous ne craignez pas de manquer aux engagemens les plus ſacrés. Voyez-moi à vos pieds, pourſuivit-elle, voyez cette femme que vous aimiez. C'eſt moi qui vous deman-

de ; le cœur pénétré de douleur, la grace que vous me demandiez, quand vous étiez aux miens. Ce n'eſt point de ma foibleſſe que vous m'avez obtenue, c'eſt au plus honnête homme de toute la France que j'ai cru me donner. Pourriez-vous vous réſoudre à perdre ce titre auprès de moi ? Pourriez-vous jouir d'une réputation que vous ne mériteriez plus ? Hélas ! je n'oſe vous parler de l'état où vous allez me réduire ; je ſens

que je ne vous touche plus ; mais cette créature qui eſt votre ſang auſſi-bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous, la laiſſerez-vous naître dans l'opprobre ? Condamnez-moi à vivre dans quelque coin du monde, ignorée de toute la terre ; mais ne m'ôtez pas la conſolation de pouvoir vous eſtimer, aſſurez l'état de mon enfant ; & de quelque façon que vous traitiez ſa malheureuſe mere, elle ne vous fera point de reproche.

Le Comte de Blanchefort ne put voir à ſes pieds, ſans en être attendri, cette femme qu'il avoit tant aimée, qu'il aimoit encore, abîmée de douleur & baignée de ſes larmes. Il la releva avec toutes les marques de la plus grande ſenſibilité, il voulut par des eſpérances & par des offres les plus conſidérables calmer ſon déſepoir.

Qu'oſez-vous me propoſer, lui dit-elle avec indignation ? Que pouvez-

vous m'offrir qui ſoit digne de moi ? Vous-même, ne m'en avez paru digne, que parce que je vous ai crû vertueux ; mais, reprit-elle en le regardant avec des yeux, que ſes pleurs rendoient encore plus touchans, pourrez vous ceſſer de l'être ? Vous êtes-vous bien peint la peine qu'il y a d'être mécontent de ſoi ? vous êtes-vous bien endurci contre les reproches de votre propre conſcience ? avez-vous penſé à cette

idée ſi flatteuſe que j'avois de vous, à celle que j'en dois avoir ?

Je ſçai, reprit-il, l'horreur que vous aurez pour moi ; j'en ſens tout le poids, puiſque malgré mon injuſtice, ma paſſion eſt encore auſſi forte ; mais telle qu'elle eſt, je ne puis me réſoudre à faire ce que vous déſirez.

Et moi, lui dit-elle, je ne puis plus ſoutenir la vue d'un homme, qui m'a ſi cruellement trompée. Jouiſſez,

ſi vous le pouvez, de cette réputation de vertu que vous méritez ſi peu, tandis qu'avec une ame véritablement vertueuſe, j'aurai toute la honte & l'humiliation attachée au crime. Elle entra, en achevant ces paroles, dans un cabinet dont elle ferma la porte. Monſieur de Blanchefort ſortit auſſitôt, monta à cheval & prit le chemin de Paris.

Madame du Paraclet ſurpriſe de ce prompt départ, & ne voyant point Made-

moiſelle d'Eſſei, alla la chercher. L'état où elle la trouva, ne lui apprit que trop ſon malheur. Elle étoit baignée de ſes larmes, & toute ſon action étoit d'une perſonne livrée au deſeſpoir. Ha! Madame, lui dit-elle, je ſuis abandonnée, je ſuis trahie, je ſuis deshonorée par le plus lâche de tous les hommes.

Quoi, s'écrioit-elle, je ne ſerai donc plus qu'un objet de mépris, & je pourrois vivre, & je pourrois

ſoutenir ma honte ! Non, il faut que la mort me délivre de l'horreur que j'ai pour ce traître, & de celle que j'ai pour moi-même. Ses larmes & ſes ſanglots arrêterent ſes plaintes. Madame du Paraclet, attendrie & effrayée d'un état auſſi violent, mit tout en uſage pour la calmer.

Vous vous allarmez trop vîte, lui dit-elle, le Comte de Blanchefort vous aime, il ne réſiſtera point à vos larmes ; d'ailleurs, il crain-

dra le tort qu'une affaire, comme celle-ci, peut lui faire.

Hé, Madame, répliqua-t-elle, il a vû mon déſeſpoir, il m'a vû mourante à ſes pieds, ſans en être émû. Qui pourroit lui reprocher ſon crime? Madame de Polignac n'eſt plus, & vous ſçavez que le Curé & les deux témoins de mon mariage, ont été écartés par les ſoins d'un perfide.

Mais, quand tout vous manqueroit, dit Madame

du Paraclet, mon amitié & votre vertu vous reſtent; croyez-moi, on n'eſt jamais pleinement malheureuſe, quand on n'a rien à ſe reprocher ; ne me donnez pas, ajoûta-t-elle, en l'embraſſant, le chagrin mortel de vous perdre, vous avez du courage, que la tendreſſe que j'ai pour vous, que celle que vous me devez, vous obligent à en faire uſage, je reſterai ici avec vous pendant un tems, nous prendrons toutes

tes les mesures convenables pour dérober la connoissance de votre malheur.

Mademoiselle d'Ellei pleuroit, & ne répondoit point; enfin, à force de priéres, de tendresses mêlées de l'espérance, que Madame du Paraclet tâchoit de lui donner du repentir du Comte de Blanchefort, elle se calma un peu. Je payerois son repentir de ma propre vie, disoit-elle; & voyez l'affreuse situation

où je ſuis, ce que je ſouhaite avec tant d'ardeur, me rendroit à un homme, pour qui je ne puis avoir que du mépris.

Les journées & les nuits ſe paſſoient preſque entiéres dans de pareilles converſations. La pitié que Madame du Paraclet avoit pour Mademoiſelle d'Eſſei, l'attachoit encore plus fortement à cette malheureuſe fille.

J'étois bien deſtinée, diſoit-elle, à trouver de la

mauvaiſe foi & de la perfidie, le Marquis de la Valette auroit dû m'inſpirer de la méfiance pour tous les hommes ; elle conta alors à Madame du Paraclet l'amour qu'il avoit feint pour elle, dans le tems qu'il étoit engagé avec Mademoiſelle de Magnelais.

Après quelques jours elle écrivit au Comte de Blanchefort de la maniere la plus propre à l'attendrir & à le toucher. Madame du Paraclet lui écrivit auſſi, &

lui faiſoit tout craindre pour la vie de Mademoiſelle d'Eſſei. Elle envoya à Paris un homme à elle, pour rendre leurs lettres en main propre.

On juge avec quel trouble & quelle impatience Mademoiſelle d'Eſſei en attendoit la réponſe. Elle étoit ſeule dans ſa chambre occupée de ſon malheur, quand on vint lui dire qu'un homme qui lui apportoit une lettre demandoit à lui parler. Elle s'avança avec

précipitation au-devant de celui qu'on lui annonçoit, & ſans s'appercevoir qu'il la ſuivoit, elle prit la lettre.

Quelle fut ſa ſurpriſe, quand après en avoir vû quelques lignes, elle reconnut qu'elle étoit du Marquis de la Valette. Grand Dieu! dit-elle, en répandant quelques larmes, & en ſe laiſſant aller ſur un ſiége, le Marquis de la Valette voudroit donc encore me tromper! Non, Mademoiſelle, lui

dit en se jettant à ses genoux, celui qui lui avoit rendu la lettre, & en se faisant connoître pour le Marquis de la Valette lui-même, je ne veux point vous tromper. Je vous adore, & je viens mettre à vos pieds une fortune dont je puis disposer présentement.

La surprise, le trouble, & plus encore, un sentiment vif de son malheur, que cette avanture rendoit plus sensible à Mademoiselle d'Essei, ne lui lais-

ſoient ni la force de parler, ni la hardieſſe de regarder le Marquis de la Valette.

Vous ne daignez pas jetter un regard ſur moi, lui dit-il, me ſuis-je trompé, quand j'ai cru vous voir attendrie en liſant ma lettre? vous me croyiez coupable. Vous avez penſé comme le Public de mon procedé avec Mademoiſelle de Magnelais; j'ai ſouffert, j'ai même vû avec indifférence les jugemens qu'on a faits de moi, mais

je ne puis conſerver cette indifférence avec vous ; il me faut votre eſtime, celle que j'ai pour vous la rend auſſi néceſſaire à mon bonheur, que votre tendreſſe même.

Tant de témoignages d'une eſtime dont Mademoiſelle d'Eſſei ne ſe croyoit plus digne, achevoient de l'accabler. Ecoutez-moi de grace, pourſuivit le Marquis de la Valette, c'eſt pour vous ſeule que je veux rompre le ſilence, que je

je m'étois imposé ; mais il y va de tout pour moi, de vous faire perdre des soupçons qui me sont si injurieux.

Sa justification devenoit inutile à Mademoiselle d'Essei dans la situation, où elle étoit ; mais l'inclination qu'elle avoit pour lui, lui faisoit sentir quelque douceur à ne le plus trouver coupable. Ce que vous avez à m'apprendre, lui dit-elle, après l'avoir fait relever, ne changera-ni votre for-

tune, ni la mienne. Parlez cependant, puiſque vous le voulez.

Il ne ſuffit pas toujours d'être honnête homme, dit le Marquis de la Valette : il faut encore que la fortune nous ſerve, & ne nous mette pas dans des ſituations, où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences.

Vous avez, ſans doute, entendu parler de la façon dont je rompis avec Mademoiſelle de Luxembourg :

notre mariage étoit prêt à ſe conclurre ; je n'y avois point apporté d'obſtacle ; je rompis cependant preſque au moment, où il devoit s'achever. Ce procedé, ſi bizarre en apparence, & qui m'attira tant de blâme, étoit pourtant généreux. Mademoiſelle de Luxembourg me déclara qu'elle aimoit le Duc de Ventadour, & en étoit aimée ; qu'elle n'auroit cependant pas la force de déſobéir à ſon pere ; qu'elle me prioit

de prendre ſur moi la rupture de notre mariage. Pouvois-je me refuſer à ce qu'elle déſiroit ?

Le feu Roi faiſoit alors la guerre en Picardie : j'allai l'y joindre avec quelques troupes, que j'avois levées à mes dépens : le deſir de me diſtinguer me fit expoſer un peu trop légerement au ſiége d'Amiens : je fus renverſé par les Aſſiégés, du haut de leurs murailles : je tombai dans le foſſé, très-bleſſé, & j'aurois peut-être

péri, ſans le ſecours de Bellomont, qui me releva, & ne me quitta point, qu'il ne m'eût remis entre les mains de mes Gens.

Ce ſervice étoit conſidérable: ma reconnoiſſance y fut proportionnée: dès ce même jour je ne voulus plus que le Chevalier eût d'autre tente & d'autres équipages que les miens: ſa naiſſance & ſa fortune, ſont ſi fort au-deſſous de la mienne, qu'il pouvoit ſans honte recevoir mes bien-

faits : nous devînmes inſéparables, & les éloges que je lui prodiguai lui attirerent de la part du Roi, & des principaux Officiers, des diſtinctions flatteuſes. Plus je faiſois pour lui, plus je m'y attachois, & plus je croyois lui devoir.

Il voulut m'accompagner en Flandre, où le Roi m'envoya pour négocier avec quelques Seigneurs qui lui étoient attachés : comme la Négociation exigeoit le plus

grand ſecret, le Roi m'ordonna de n'y paroître que ſous un faux nom, & en ſimple Voyageur. J'allai à Lille, où je devois trouver ceux avec qui j'avois à traiter. C'eſt-là, où je vis Mademoiſelle de Magnelais & Madame ſa mere, qui étoient allées dans leurs Terres.

Je ne parus chez elles que ſous le nom du Chevalier de Benauges, que j'avois pris, & j'y fus beaucoup mieux reçu par Ma-

demoiſelle de Magnelais, que ne devoit l'être un homme de la condition dont je paroiſſois : je crus que je lui plaiſois, & je fus flatté de ne devoir cet avantage, qu'à mes ſeules qualités perſonnelles : je m'attachai d'abord bien plus à elle par amour propre, que par amour ; mais je vins inſenſiblement à l'aimer, & j'aurois cru ne pouvoir aimer mieux, ſi ce que je ſens pour vous ne m'avoit fait connoître toute la ſen-

ſibilité de mon cœur.

Comme mon déguiſement étoit le ſecret du Roi, je ne le dis point à Mademoiſelle de Magnelais ; je me faiſois encore un plaiſir de celui qu'elle auroit, quand je lui ſerois connu, de trouver dans le Marquis de la Valette un amant plus digne d'elle, que le Chevalier de Benauges.

Mon ſéjour à Lille fut de trois mois : j'eus la ſatisfaction d'apprendre en partant, que Mademoiſelle de

Magnelais viendroit bientôt à Paris : elle m'avoit permis de mettre Bellomont dans notre confidence ; & lorſqu'il naiſſoit entre-nous quelque petit différent, c'étoit toujours lui qui rétabliſſoit la paix.

Quelques jours après mon retour, Mademoiſelle de Magnelais fut préſentée à la Reine : j'étois dans la chambre de cette Princeſſe, & je jouis du trouble & de la joie de Mademoiſelle de Magnelais, quand elle m'eut

reconnu. J'allai chez elle, & quoique j'euſſe à eſſuier quelques reproches du miſtére que je lui avois fait, elle étoit ſi contente de trouver, que le Chevalier de Benauges étoit le Marquis de la Valette, que je n'eus pas de peine à obtenir mon pardon.

Je lui rendois tous les ſoins que la bienſéance me permettoit. La douceur de notre commerce étoit quelquefois troublée par ſes jalouſies: je ne voiois point

de femme, dont elle ne prit ombrage ; & elle me réduiſoit preſque au point de n'oſer parler à aucune : j'étois quelquefois prêt à me révolter, mais la perſuaſion, que j'étois aimé, me ramenoit bien vîte à la ſoumiſſion.

Quand ma conduite ne donnoit lieu à aucun reproche, j'en avois d'une autre eſpéce à eſſuyer. On ſe plaignoit que je n'étois pas jaloux : vous voulez bien me laiſſer penſer, lui

diſois-je, Mademoiſelle, que j'ai le bonheur de vous plaire. Puis-je être jaloux ſans vous offenſer, & me le pardonneriez-vous ? Je ne ſçai ſi je vous le pardonnerois, me répondoit-elle ; mais je ſçai bien que j'en ſerois plus ſûre que vous m'aimez.

Ce ſentiment me paroiſſoit bizarre : je m'en plaignois à Bellomont : il juſtifioit Mademoiſelle de Magnelais, & m'obligeoit à lui rendre graces d'une

délicateſſe que je n'entendois point ; cependant mon attachement pour elle fit du bruit : le Duc d'Epernon, qui ſouhaitoit de me marier, m'en parla, & ne trouva en moi nulle réſiſtance : le mariage fut bientôt arrêté entre Monſieur le Duc d'Hallwin & lui, mais quelques raiſons particulieres les obligerent à le différer.

Cependant, comme les paroles étoient données, j'eus beaucoup plus de li-

berté de voir Mademoiſelle de Magnelais : je paſſois les journées chez elle, & j'avois lieu d'être content de la façon, dont elle vivoit avec moi. Un jour, que j'étois entré dans ſon appartement pour l'attendre, j'entendis qu'elle montoit l'eſcalier avec quelqu'un, que je crus être un homme. Le plaiſir de faire une plaiſanterie ſur le défaut de jalouſie qu'elle me reprochoit ſi ſouvent, me fit naître l'envie de me cacher. Je

me coulai dans la ruelle du lit, qui étoit disposé de maniere, que je ne pouvois être apperçu.

Vous avez tort, disoit Mademoiselle de Magnelais à l'homme qui étoit avec elle, que je ne pouvois voir. Bien loin de me faire des reproches, vous me devez des remercimens : il est vrai que je suis ambitieuse ; mais c'est bien moins par ambition que je l'épouse, que pour m'assurer le plaisir de vous voir.

Pourquoi

Pourquoi, répondit celui à qui elle parloit (que je reconnus pour Bellomont) lui faire croire que vous l'aimez ? Pourquoi tous ces reproches de ce qu'il n'eſt pas jaloux ?

Je vous avoue, repliqua-t-elle, que la vanité que je trouvois à en être aimée, m'avoit d'abord donné du goût pour lui : votre amour ne m'avoit pas encore fait connoître le prix de mon cœur: je croyois preſque le lui devoir. Laiſſons-lui penſer

qu'il eſt aimé ; cette opinion écartera ſes ſoupçons, & en lui reprochant ſa confiance, je l'augmente encore.

Les premiers mots de cette converſation me cauſerent tant de ſurpriſe, qu'elle auroit ſeule ſuffi pour arrêter les effets de ma colere ; mais tous les ſentimens dont j'étois agité, firent bien-tôt place au mépris & à l'indignation, qui prenoient dans mon cœur celle de l'amour & de l'amitié : je ne fus pas même honteux

d'avoir été trompé, tout honnête homme auroit pû l'être, & cela me ſuffiſoit.

Mademoiſelle de Magnelais & Bellomont dirent encore pluſieurs choſes, qui me firent comprendre que leur intelligence avoit commencé preſqu'auſſi-tôt que j'avois crû être aimé : ils ſe ſéparerent dans la crainte que je ne vinſſe, car quelque ſûr que l'on fût de moi, on vouloit pourtant me ménager. Mademoiſelle de Magnelais paſſa dans l'ap-

partement de Madame ſa mere, & me laiſſa la liberté de ſortir.

J'allai m'enfermer chez moi pour réfléchir ſur le parti, que j'avois à prendre : je pouvois perdre d'honneur Mademoiſelle de Magnelais, mais n'étoit-ce pas la punir d'une maniere trop cruelle, d'une légéreté dont il ne m'étoit arrivé aucun mal ? Et pouvois-je employer contre elle des armes qu'elle n'auroit pu en pareil cas employer contre

moi? Pour Bellomont, il me trahiſſoit, mais il m'avoit ſauvé la vie : il m'étoit plus aiſé de pardonner l'injure, que de manquer à la reconnoiſſance.

Pour ne pas priver le Chevalier d'une protection auſſi néceſſaire pour lui, que celle de Monſieur d'Epernon, je me déterminai à lui cacher ce que le hazard m'avoit fait découvrir. A l'égard de mon mariage, j'avois le tems pour moi : il ne me reſtoit qu'à prendre

des mesures pour éviter de voir Mademoiselle de Magnelais : elle m'étoit devenue, dès ce moment-là, si indifférente, que je n'avois pas même besoin de lui faire des reproches : je projettois un voyage à la campagne, quand j'appris que Mademoiselle de Magnelais y étoit allée elle-même.

J'eus l'honneur, Mademoiselle, de vous voir, à-peu-près dans ce tems-là, & dès ce moment je n'imaginai plus, qu'on pût me proposer

Mlle. de Magnelais : cette jalouſie, qu'elle m'avoit demandée, & que je ne connoiſſois point, je la connus alors : tout ce qui vous environnoit me faiſoit ombrage : tout me paroiſſoit plus capable que moi de vous plaire, & aucun ne me ſembloit digne de vous.

Je craignis cependant le Comte de Blanchefort un peu plus que les autres : moi, qui juſques-là n'avois fait aucun cas des louanges de la multitude, je me ſentis af-

fligé de celles que cette multitude donnoit à mon Rival : il pouvoit auſſi vous offrir ſa main, & moi je ne pouvois, pendant la vie du Duc d'Epernon, vous propoſer qu'un mariage ſecret, à quoi mon reſpect ne pouvoit conſentir ; ce fut ce qui me retint le jour que j'oſai vous parler du Comte de Blanchefort. Quelle joie, Mademoiſelle, répandites-vous dans mon cœur! je crus voir que vous étiez touchée de l'excès de ma paſſion. Cepen-

Cependant le voyage de Mademoiſelle de Magnelais qui me laiſſoit reſpirer, n'avoit été entrepris que pour me jetter dans des nouvelles peines. Elle avoit déterminé le Duc d'Hallwin à ne plus différer notre mariage, & à leur retour le Duc d'Epernon & lui en marquerent le jour.

Mon refus m'attira la diſgrace de mon pere : je ne lui en donnai point de raiſons : celles que la condui-

te de Mademoiſelle de Magnelais me fourniſſoit, n'auroient point été crues, & d'ailleurs, depuis que je vous avois vue, Mademoiſelle, je ſentois que ce n'étoit pas le plus grand obſtacle à notre mariage; mais je crus auſſi qu'il falloit, ſur-tout dans les premiers momens, fui cacher mon attachement pour vous.

Je ne pus cependant me refuſer le plaiſir de vous voir le lendemain. J'étois plein de la joie de me voir

libre : je voulois vous la montrer, je me flattois que vous en démêleriez le motif ; mais cette joie ne me dura guères : vos regards & le ton dont vous me parlâtes me glacerent de crainte. Oserai-je cependant vous l'avouer ? Me pardonnerez-vous de l'avoir pensé ? ce que vous me dites de Mademoiselle de Magnelais me donna lieu de me flatter, qu'elle avoit part au mauvais traitement que je recevois.

Cette idée me donna un peu de tranquilité, & je pris dès-lors la réſolution de ne vous rien cacher, de ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi. Je retournai dans cette intention chez Madame de Polignac ; j'appris d'elle-même, Mademoiſelle, que vous étiez retournée à l'Abbaye du Paraclet : je fis deſſein d'y aller, & j'avois tout diſpoſé pour cela.

Je reçus, la ſurveille de mon départ, un billet de Bellomont, il me prioit

de me trouver le lendemain matin, à un endroit d'un Fauxbourg de Paris assez écarté : je ne suis pas naturellement porté à la méfiance : j'eusse voulu d'ailleurs, le trouver moins coupable. Je me figurai qu'il avoit dessein de m'avouer ce qui s'étoit passé, & de concerter avec moi les moyens d'épouser Mademoiselle de Magnelais.

La conversation commença par les protestations de son attachement

pour moi : après le début, qui me confirmoit encore dans mon idée, comment eſt-il poſſible, me dit-il, que vous puiſſiez faire le malheur d'une fille, dont vous êtes ſi tendrement aimé ! J'ai été encore hier témoin de ſes larmes : c'eſt par ſon ordre que je vous parle : elle eſt inſtruite de votre amour pour Mademoiſelle d'Eſſei. Permettez-moi, Mademoiſelle, ajouta le Marquis de la Valette, de vous taire ce qu'il eut l'audace d'ajouter.

Peut-être n'aurois-je encore payé tant d'artifice & de mauvaise foi, que par le plus profond mépris; mais je ne fus plus maître de mon indignation, quand il osa manquer au respect, qui vous est dû de toute la terre. Taisez-vous, lui dis-je avec un ton de fureur, ou je vous ferai repentir de votre insolence. Vous & Mademoiselle de Magnelais, êtes dignes l'un de l'autre; & je vous aurois punis de toutes vos trahisons, si le

mépris ne vous avoir sauvés de ma vengeance.

A qui parles-tu donc, repliqua Bellomont? As-tu oublié que tu me dois la vie? Mais tu ne jouiras plus d'un bienfait dont tu abuses ; il vint en même-tems sur moi, & avant que je me fusse mis en défense, il me porta deux coups d'épée : je tirai la mienne, & comme il vouloit redoubler, je le blessai à la hanche, en me défendant ; il tomba, je fus sur lui, & après l'avoir désar-

mé, je te donne la vie, lui dis-je, & me voilà délivré de la honte de devoir quelque choſe au plus lâche de tous les hommes.

Cependant mon ſang couloit en abondance, & j'allois tomber moi-même, & être expoſé à la rage de ce méchant, dont la bleſſure étoit légere, quand des Payſans qui venoient à la ville, arriverent dans le lieu où nous étions. Mes habits, qui étoient magnifiques, les firent d'abord venir à moi.

Je me fis porter dans la plus prochaine maiſon, qui ſe trouva, par hazard, appartenir à un homme, qui nous étoit attaché : je le chargeai d'aller avertir le Comte de Ligny, avec qui j'étois lié d'amitié, depuis notre premiere enfance. Les Chirurgiens qui avoient d'abord annoncé que ma vie étoit dans le plus grand péril, commencerent quelques jours après à concevoir de l'eſpérance.

A meſure que l'ex-

trême danger diminuoit, mes inquiétudes augmentoient. La discrétion, que j'avois toujours reconnue dans le Comte de Ligny, & le besoin de m'ouvrir à quelqu'un, m'obligerent à lui parler. Nous convinmes qu'il enverroit au Paraclet un homme à lui, qui devoit tâcher de vous parler : j'eusse bien voulu vous écrire ; mais je n'en avois ni la force, ni même la hardiesse.

Celui qui avoit été char-

gé d'aller au Paraclet, nous rapporta que vous n'y étiez plus, que vous étiez chez Madame de Polignac, où il avoit vainement tenté de vous parler. Ces nouvelles me jetterent preſque dans le déſeſpoir. Comment ſe flatter que les foibles bontés que vous m'aviez marquées, tiendroient contre des torts aſſez apparens, & contre les ſoins de mon Rival?

Le Comte de Ligny tâchoit en vain de me con-

ſoler ; il étoit lui-même obligé de convenir, que mes craintes étoient légitimes : je voulois, tout foible que j'étois, aller moi-même chez Madame de Polignac ; mais les efforts que je voulois faire, retardoient encore ma guériſon, & pour achever de m'accabler, le Duc d'Epernon tomba malade dans le même tems, & mourut ſans avoir voulu m'accorder le pardon, que je lui fis demander. Les calomnies de Bel-

lomont avoient achevé de l'irriter contre moi : il avoit eu l'audace de lui dire que je l'avois attaqué le premier ; & que je ne m'étois porté à cette violence, que parce qu'il avoit voulu me représenter mes devoirs.

Cette imposture exigeoit de moi, que je le visse encore, l'épée à la main : j'attendois, avec impatience, que mes forces me le permissent, quand un intérêt plus pressant m'a fait dif-

férer ma vengeance. Le Comte de Ligny entra, il y a trois jours dans ma chambre, avec un air de joie, dont je fus étonné : réjouiſſez-vous, me dit-il, le Comte de Blanchefort, ce rival ſi redoutable, vient de faire part au Roi de ſon mariage avec la ſœur du Connêtable.

Mademoiſelle d'Eſſei avoit écouté juſques-là le Marquis de la Valette avec un ſaiſiſſement de douleur, qu'elle avoit eu peine à

cacher ; mais elle n'en fut plus la maitreſſe.

Quoi ! s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes, le Comte de Blanchefort eſt marié ! Ces paroles furent les ſeules qu'elle put prononcer : elle tomba en foibleſſe, le Marquis de la Valette n'étoit guére dans un état différent, la vûe de Mademoiſelle d'Eſſei mourante, & mourante pour ſon rival, lui faiſoit ſentir tout ce que l'amour & la jalouſie peuvent faire éprou-

ver

ver de plus cruel ; il fut quelque moment immobile sur son siége ; enfin l'amour fut le plus fort, il prit Mademoiselle d'Essei entre ses bras pour tâcher de la faire revenir.

Dans le même tems qu'il appelloit du secours, Madame du Paraclet étonnée de ne point voir Mademoiselle d'Essei, venoit la chercher ; sa surprise fut extrême de la trouver évanouie dans les bras d'un homme, qu'elle ne connois-

soit point ; mais le plus pressé étoit de la faire revenir. Son évanouissement fut très-long, elle ouvrit enfin les yeux, & les portant sur tout ce qui l'environnoit, elle vit le Marquis de la Valette à ses pieds qui lui tenoit une main, qu'il mouilloit de ses larmes : la crainte de la perdre avoit étouffé la jalousie, il eût consenti dans ce moment au bonheur du Comte de Blanchefort.

Laissez-moi, Marquis, lui

dit-elle en retirant ſa main, votre amour & votre douleur achevent de me faire mourir. Que je vous laiſſe, Mademoiſelle, s'écria-t-il! vous le voulez envain, il faut que je meure à vos pieds du deſeſpoir de n'avoir pu vous toucher, & de vous trouver ſenſible pour un autre : comment a-t-il touché votre cœur? Quelle marque d'amour vous a-t-il donnée? Par quel endroit a-t-il mérité de m'être préféré? Je ſuis donc

deſtiné à être trahi ou mépriſé. Hélas! je venois mettre ma fortune à vos pieds, & c'eſt de mon rival que vous voulez tenir, ce que mon amour vouloit vous donner.

Les larmes & les ſanglots de Mademoiſelle d'Eſſei l'empêcherent longtems de répondre ; enfin prenant tout d'un coup ſon parti, je vais vous montrer, lui dit-elle, que je ſuis encore plus malheureuſe & plus à plaindre que vous.

Le Comte de Blanchefort eſt mon mari, la raiſon & peut-être encore plus le dépit dont j'étois animée contre vous, m'ont déterminée à lui donner la main, & dans le tems que ſon honneur & le mien demandent la déclaration de notre mariage, j'apprens qu'il eſt engagé avec une autre; vous voyez par l'aveu que je vous fais, que je ſuis du moins digne de votre pitié, & j'oſe encore vous dire, ajoûta-t-elle, en ré-

pandant de nouveau des larmes, que ſi le fond de mon cœur vous étoit connu, je le ſerois de votre eſtime.

Oui, Madame, repliqua le Marquis de la Valette, il ne m'eſt plus permis de vous parler de mon amour, mais je vais du moins vous prouver mon eſtime en vous vengeant de l'indigne Comte de Blanchefort. Vous m'eſtimez, répondit Mademoiſelle d'Eſſei, & vous me propoſez de me venger

d'un homme à qui j'ai donné ma foi. Ha! Mademoiſelle, dit le Marquis de la Valette avec une extrême douleur, vous l'aimez, l'amour ſeul peut retenir une vengeance auſſi légitime que la vôtre.

Je vous l'ai déja dit, repliqua-t-elle, & peut-être vous l'ai-je trop dit, la raiſon ſeule & les conſeils de Madame de Polignac m'avoient déterminée; mais la trahiſon du Comte de Blanchefort ne m'affranchit pas

de mes devoirs, il ſera pere de cette miſérable créature dont je ſerai la mere ; & pourrois-je ne pas reſpecter ſes jours, & pourrois-je auſſi me réſoudre à expoſer les vôtres! Adieu, Monſieur, lui dit-elle encore, le Ciel ſera peut-être touché de mon innocence & de mon malheur, c'eſt à lui de me venger ſi je dois l'être ; mais ne me voyez plus, & laiſſez-moi jouir de l'avantage de n'avoir à pleurer que mes malheurs, & non

pas

pas rougir de mes foibleſſes.

Monſieur de la Valette, que l'admiration & la pitié la plus tendre attachoient encore plus fortement à Mademoiſelle d'Eſſei, ne s'en ſépara qu'avec la plus ſenſible douleur : ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, lui dit-il en la quittant, mérite du moins que vous daigniez vous ſouvenir, que le pouvoir que vous avez ſur moi, eſt ſans bornes.

Elle n'en étoit que trop

perſuadée pour ſon repos : je ſuis la ſeule au monde, diſoit-elle à Madame du Paraclet, pour qui la fidélité d'un homme, tel que le Marquis de la Valette, ſoit un nouveau malheur : tous mes ſentimens ſont contraints, ajoutoit-elle, je n'oſe ni me permettre de haïr, ni me permettre d'aimer.

Elle reſta dans cette maiſon auſſi, long-tems qu'il falloit, pour cacher ſon malheureux état. Elle écri-

vit encore à Monſieur de Blanchefort : elle lui manda la naiſſance d'un garçon dont elle étoit accouchée : toutes ſes répugnances céderent à ce que l'intérêt de cet enfant demandoit d'elle : rien ne fut oublié dans cette Lettre pour exciter la pitié de Monſieur de Blanchefort ; & tout fut inutile. Non-ſeulement il ne lui fit aucune réponſe, il ne daigna pas même s'informer où elle étoit.

Mademoiſelle d'Eſſei,

quoique ce procedé l'accablât de la plus vive douleur, ne laissa pas de soutenir le personnage de suppliante pendant près de six mois que son fils vécut ; mais dès qu'elle l'eut perdu, elle écrivit à Monsieur de Blanchefort sur un ton différent. Voici ce que contenoit cette Lettre.

LETTRE.

» LA mort de mon fils » rompt tous les liens » qui m'attachoient à vous : » je n'ai rien oublié pour

» lui ſauver la honte, que
» vous avez attachée à ſa
» naiſſance. Voilà le motif
» des démarches que j'ai fai-
» tes, & que j'ai faites ſi
» inutilement. Je ſouhai-
» te que le repentir faſſe
» naître en vous la vertu,
» dont vous ſçavez ſi bien
» affecter les dehors, tandis
» que le fond de votre
» cœur cache des vices ſi
» odieux.

Après avoir écrit cette Lettre, Mademoiſelle d'Eſſei ſe crut libre, & ſe diſ-

posa à prendre le Voile dans l'Abbaye du Paraclet. A peine y avoit-il deux mois qu'elle étoit dans le Noviciat, quand la femme qui l'avoit autrefois amenée dans cette Maison, y vint avec un homme que son air & une Croix de l'Ordre de Malthe annonçoient pour un homme de Condition.

Ils demanderent à Madame l'Abbesse des nouvelles de la jeune fille, appellée Mademoiselle d'Esfei, qu'on avoit remise entre

ſes mains il y avoit douze ans. Elle eſt dans cette Maiſon, répondit l'Abbeſſe, & l'intention de ſes parens a été remplie, elle eſt Religieuſe. Ah! s'écria cet homme, il faut qu'elle quitte le Cloître, qu'elle vienne conſoler une mere de la perte d'un mari & d'un fils unique, & jouir du bien que la mort de ſon frere lui laiſſe, & qui la rend une des plus grandes & des plus riches héritieres de France. Permettez, dit-il à Madame

du Paraclet, que je puiſſe là voir & lui parler, la qualité de ſon oncle m'en donne le droit.

On alla chercher la jeune Novice, & dès qu'elle parut, ſon oncle s'empreſſa de lui apprendre qu'elle étoit fille du Duc de Joyeuſe; que l'envie de rendre ſon frere un plus grand Seigneur, avoit engagé ſon pere & ſa mere à lui cacher ſa naiſſance, & à la faire élever dans un Cloître, où l'on vouloit qu'elle

ſe fit Religieuſe ; mais qu'il ſembloit que le Ciel eût pris plaiſir à confondre des projets auſſi injuſtes ; que ce frere à qui on l'avoit ſacrifiée, étoit mort ; que ſon pere ne lui avoit ſurvécu que de peu de jours. J'ai été témoin de ſon repentir, dit Monſieur le Bailly de Joyeuſe, & ſuis dépoſitaire de ſes dernieres volontés. Venez, continua-t-il en s'adreſſant à ſa niéce, prendre poſſeſſion des grands biens, dont vous

êtes la seule héritiere. Oubliez, s'il vous est possible, l'inhumanité qu'on a exercée envers vous, & à laquelle je me serois opposé de toute ma force, si j'en avois eu le moindre soupçon.

Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit Mademoiselle de Joyeuse, ne changera en moi que mon nom : rien ne sçauroit m'obliger à rompre les engagemens que j'ai pris. Vous n'avez point encore d'enga-

gement, reprit M. le Bailly, puiſque vous n'avez pas prononcé vos Vœux : les Vœux, repliqua Mademoiſelle de Joyeuſe, m'engageroient avec les autres, mais le Voile que je porte, ſuffit pour m'engager avec moi-même.

Les raiſons & les prieres de Monſieur le Bailly, ne purent ébranler la réſolution de Mademoiſelle de Joyeuſe. Sans ſe plaindre de ſa mere, elle repréſentoit avec douceur, & ce-

pendant avec force, que la maniere dont elle avoit été traitée, la diſpenſoit de l'exacte obéïſſance. Madame du Paraclet, à qui Monſieur le Bailly eut recours, étoit trop inſtruite des malheurs de Mademoiſelle de Joyeuſe, & de ſa façon de penſer, pour laiſſer quelque eſpérance à Monſieur le Bailly. Après quelques jours de ſéjour au Paraclet, pendant leſquels Mademoiſelle de Joyeuſe prit connoiſſance des biens, dont

elle avoit à disposer, le Bailly partit pour aller annoncer à Madame de Joyeuse, la résolution de sa fille, & l'impossibilité de la faire changer.

Cependant, la Lettre qu'elle avoit écrite au Comte de Blanchefort, avoit non-seulement fait naître son repentir, mais lui avoit redonné tout son amour. Il avoit crû jusques-là, qu'elle reviendroit à lui, dès qu'il le voudroit. La certitude, au contraire,

d'être haï, mépriſé ; les reproches qu'il ſe faiſoit d'avoir perdu, par ſa faute, un bien dont il connoiſſoit alors tout le prix, lui faiſoient preſque perdre la raiſon. Son mariage avec la ſœur du Connétable n'avoit pas eu lieu : rien ne l'empêchoit d'aller confirmer ſes engagemens avec Mademoiſelle d'Eſſei : il ſe flattoit quelquefois, que les mêmes raiſons, qui les lui avoient fait accepter, les lui feroient accepter en-

core, & qu'elle ne reſiſteroit point à la fortune & au rang, qu'il pouvoit lui donner.

Il partit pour le Paraclet, dans la réſolution de mettre tout en uſage, juſqu'à la violence même, pour ſe reſſaiſir d'un bien, ſur lequel il croyoit que la vivacité de ſon amour lui avoit rendu ſes droits. Quel nouveau ſujet de deſeſpoir! quand il ſçut la véritable condition de Mademoiſelle d'Eſſei, & l'engagement

qu'elle avoit pris : ſa douleur étoit ſi forte & ſi véritable, que Madame du Paraclet, qui lui avoit annoncé des nouvelles ſi accablantes, ne put lui refuſer quelque pitié, & ne put ſe défendre de parler à Mademoiſelle de Joyeuſe. Obtenez de grace, lui diſoit-il, qu'elle daigne m'entendre : ſa vertu lui parlera pour moi : elle ſe reſſouviendra de nos engagemens : elle ne voudra point m'expoſer & s'expoſer

ſer elle-même aux effets de mon déſeſpoir.

La perfidie du Comte de Blanchefort, répondit Mademoiſelle de Joyeuſe, quand Madame du Paraclet voulut s'acquitter de ſa commiſſion, m'a affranchie de ces engagemens, qu'il oſe reclamer : je ne crains point les effets de ſon déſeſpoir : qu'il rende, s'il en a la hardieſſe, mon avanture publique : ma honte ſera enſevelie dans cette Maiſon ; & j'aurai moins de

peine à la soutenir, que je n'en aurois de voir & d'entendre un homme, pour qui j'ai la plus juste indignation, & le plus profond mépris.

Ces premiers refus ne rebuterent point Monsieur de Blanchefort : il mit tout en usage pour parler à Mademoiselle de Joyeuse, & n'ayant pû y réussir, il attendit, caché dans une maison du bourg, le tems où elle devoit prendre les derniers engagemens, résolu d'y mettre obstacle ; mais

lorſqu'elle parut avec le Voile qui la couvroit ; qu'il apperçut le drap mortuaire, ſous lequel elle devoit être miſe ; qu'il ſe repréſenta, que c'étoit lui, que c'étoient ſes perfidies qui l'avoient contrainte à s'enſevelir dans un Cloître ; que cet état, peut-être ſi contraire à ſon inclination, lui avoit paru plus doux, que de vivre avec lui ; il ſe ſentit pénétré d'une douleur ſi vive, & fut ſi peu maître de la cacher, qu'on l'obligea de ſortir de l'Egliſe.

Monſieur le Vicomte de Polignac, neveu de Madame l'Abbeſſe, qui étoit préſent, le mena dans l'appartement des Etrangers : ſon déſeſpoir étoit ſi grand, qu'il fallut le ſauver de ſa propre fureur. Enfin, après bien de la peine, il obéit à l'ordre de partir qu'on lui donna de la part de Madame de Joyeuſe, & ſe retira dans une de ſes Terres, occupé uniquement de ſon amour & du bien qu'il avoit perdu : une maladie

de langueur termina au bout de quelques mois ſa vie & ſes peines.

Cependant la ſcène qui s'étoit paſſée dans l'Egliſe, ſi nouvelle pour les Religieuſes, excita leur murmure : les plus acréditées repréſenterent à Madame du Paraclet, qu'un éclat de cette eſpéce demandoit que Mademoiſelle de Joyeuſe fût examinée de nouveau, & que la Profeſſion fût différée : il fallut ſe ſoumettre à cette condition : le tems

qu'on avoit demandé pour cet examen n'étoit pas encore écoulé, quand Monsieur de la Valette arriva au Paraclet : le changement de fortune & d'état de Mademoiselle de Joyeuse, ne lui avoit pas été long-tems caché : si par respect pour elle, il s'étoit soumis à l'ordre qu'elle lui avoit donné, de renoncer à la voir ; il n'en avoit pas été moins attentif & moins sensible pour elle : quoiqu'il n'eût conservé aucune espéran-

ce, il n'avoit cependant jamais enviſagé l'horreur d'une ſéparation éternelle : cette idée ſe préſenta à lui pour la premiére fois, lorſqu'il ſçut que Mademoiſelle de Joyeuſe avoit pris le voile.

Il courut à l'Abbaye du Paraclet. Mademoiſelle de Joyeuſe ne put ſe réſoudre à le traiter, comme elle avoit traité Monſieur de Blanchefort : elle vint au Parloir où il l'attendoit : ils furent aſſez long-tems

ſans avoir la force de parler ni l'un ni l'autre : le Marquis de la Valette ſuffoqué par ſes larmes & par ſes ſanglots, après avoir conſidéré Mademoiſelle de Joyeuſe preſque enſevelie dans l'habillement biſarre, dont elle étoit révêtue, reſtoit immobile ſur la chaiſe où il étoit aſſis. Je n'aurois pas dû vous voir, dit enfin Mademoiſelle de Joyeuſe. Ah! s'écria le Marquis, que vous me vendez cher cette faveur ; je mourrai, oui je

mourrai à vos yeux, ſi vous perſiſtez dans cette réſolution. Mes malheurs, repliqua Mademoiſelle de Joyeuſe, ne m'ont pas laiſſé le choix de ma deſtinée; il faut vivre dans la ſolitude, puiſque je ne ſçaurois plus me montrer dans le monde avec honneur. Eh! pourquoi, dit Mr. de la Valette, vous faire cette cruelle maxime? Pourquoi vous punir de ce que le Comte de Blanchefort eſt le plus ſcélérat des hommes? Il n'en

coûte guére, repliqua Mademoiſelle de Joyeuſe, de quitter le monde, quand on ne peut y vivre avec ce qui nous l'auroit fait aimer.

Que me faites-vous enviſager, s'écria le Marquis de la Valette! Serois-je en même tems le plus heureux & le plus malheureux des hommes! Non, pourſuivit-il, en la regardant de la maniére la plus tendre, je ne renoncerai point à des prétentions, que votre cœur ſemble ne pas dédaigner.

J'avoue, repliqua Mademoiſelle de Joyeuſe, que ſi je l'avois écouté, il m'eût parlé que pour vous : il faut vous avouer plus, ajoûta-t-elle, ce fut pour me venger de vous, dont je croiois avoir été trompée, que je me précipitai dans l'abîme des malheurs, où je ſuis tombée. Accordez-moi donc, interrompit le Marquis de la Valette, la gloire de les réparer : c'eſt aſſez pour moi, repliqua Mademoiſelle de Joyeuſe, que vous ayiez

pu en concevoir l'idée ; mais j'en ſerois bien indigne, ſi j'étois capable de m'y prêter. Quand ma funeſte avanture ſeroit ignorée de toute la terre, quand j'aurois une certitude entiére, que vous l'ignoreriez toujours ; il me ſuffiroit de la ſçavoir ; il me ſuffiroit de la néceſſité où je ſerois de vous cacher quelque choſe, pour empoiſonner le repos de ma vie.

Ah ! dit le Marquis de

la Valette avec beaucoup de douleur, je me ſuis flatté trop légérement; & vous-même, vous vous êtes trompée; vous avez cru me vouloir quelque bien, ſeulement parce que je ne vous ſuis pas auſſi odieux que Mr. de Blanchefort. Il ſeroit à ſouhaiter pour mon repos, reprit-elle, que je fuſſe telle que vous le penſez: croiez cependant que l'oubli des injures que j'ai reçûes, n'eſt pas le ſeul ſacrifice que j'aie à faire à Dieu en me don-

nant à lui. Il faut, ajouta-t elle, finir une converſation trop difficile à ſoutenir pour l'un & pour l'autre. Adieu, Monſieur, je vais faire des vœux au Ciel pour votre bonheur; ſouvenez-vous quelquefois à quoi j'euſſe borné le mien.

Elle ſortit en prononçant ces paroles, & laiſſa le Marquis de la Valette dans un état plus aiſé à imaginer, qu'à repréſenter. Madame du Paraclet, que Mademoiſelle de Joyeuſe en avoit

priée, vint pour remettre quelque calme dans son esprit : il ne fut de long-tems en état de lui répondre : ses actions, ses discours se ressentoient du trouble de son ame : il vouloit voir Mademoiselle de Joyeuse : il vouloit lui parler encore une fois : je ne lui demande, disoit-il, que quelque délai ; je me soumettrai ensuite à tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

La sensibilité que Mademoiselle de Joyeuse s'étoit

trouvée pour Mr. de la Valette, la preſſoit, au contraire, de ſe donner à elle-même des armes contre ſa propre foibleſſe: de grace, dit-elle à Madame du Paraclet, obtenez du Marquis qu'il me laiſſe travailler à l'oublier; obligez-le de s'éloigner: ce qu'il m'en coûte, ajoûta-t-elle, pour le vouloir, ne le dédommage que trop.

Monſieur de la Valette ne pouvoit ſe réſoudre à ce départ auquel on le con-

damnoit ; mais Madame du Paraclet lui repréſenta avec tant de force, la peine qu'il faiſoit à Mademoiſelle de Joyeuſe, & l'inutilité de ſa réſiſtance, qu'il ſe vit contraint d'obéir : toujours occupé de ſon amour & de ſes regrets, il paſſa deux années dans une de ſes terres, & ne retourna à la Cour que lorſque la néceſſité de remplir les fonctions de ſa charge l'y obligea.

Mademoiſelle de Joyeuſe, qui, en prononçant ſes

vœux, avoit pris le nom d'Eugénie, eut peu de tems après la douleur sensible de perdre Madame l'Abbesse du Paraclet : il ne lui fut plus possible, après cette perte, de rester dans un lieu où tout la lui rappelloit : elle obtint de venir à Paris dans l'Abbaye de Saint Antoine : les arrangemens qu'elle avoit pris en disposant de son bien, la mirent en état d'y être reçue avec empressement.

Mr. le Marquis de la Va-

lette, après ſon retour à la Cour, apprit qu'elle y étoit, & lui fit demander la permiſſion de la voir. Soit effectivement, que le tems, l'abſence & la perte de toute eſpérance euſſent produit ſur lui leur effet ordinaire, ou qu'il eut la force de ſe contraindre ; il ne montra à Eugénie que les ſentimens qu'elle pouvoit recevoir. Le commerce qui s'établit dès-lors entr'eux, leur a fait goûter à l'un & l'autre, les charmes de la

plus tendre & de la plus ſolide amitié. Eugénie a voulu en vain le déterminer à ſe marier ; il lui a toujours répondu qu'il vouloit ſe garder tout entier pour l'amitié.

Vous voyez, me dit Eugénie, quand elle eut achevé de me conter ſon hiſtoire, que ſi les malheurs que l'on a éprouvés dans le monde, étoient une ſûreté pour trouver de la tranquilité & du repos dans la retraite, perſonne n'avoit

plus de droit de l'eſpérer que moi : j'avoue cependant, à la honte de ma raiſon, qu'elle m'a ſouvent mal ſervie, & que mes regards ſe ſont plus d'une fois tournés vers ce monde, où j'avois éprouvé tant de différentes peines.

Puiſque mes avantures, dis-je, ne ſont pas ignorées, le mariage ne ſçauroit être pour moi qu'une ſource de peines. Eugénie me répondit, que le Préſident l'avoit prévenue ſur cet article ;

qu'il ne demandoit de ma part qu'une entiére sincérité: la vérité eſt auprès de lui preſque de niveau avec l'innocence; d'ailleurs vous n'avez rien à avouer qui bleſſe l'honneur.

Je n'étois pas auſſi perſuadée qu'elle, de l'indulgence du Préſident d'Hacqueville: je ne pouvois croire, qu'il voulût d'une femme, qui avoit pouſſé auſſi loin le mépris de toute ſorte de bienſéance: je me flattois que l'aveu que j'en

ferois, le dégoûteroit de m'épouser; & que sans qu'il y eût de ma faute, ce mariage (dont je ne pouvois m'empêcher de sentir les avantages, & pour lequel j'avois cependant tant de répugnance) se trouveroit rompu.

Il falloit ne guére connoître le cœur humain, pour concevoir une pareille pensée. Les malheurs, les trahisons qu'une jolie femme a éprouvées, ne la rendent que plus intéressante : les

miens d'ailleurs, n'étoient qu'une ſuite de ma bonne foi, & en peignant mon cœur ſi tendre, ſi ſenſible, je ne fis qu'augmenter le deſir de s'en faire aimer, & j'en fis naître l'eſpérance. Le Préſident d'Hacqueville m'écoutoit avec une attention, où il étoit aiſé de démêler le plus tendre intérêt; & lorſque je voulois donner à mes folies leur véritable nom, il me les juſtifioit à moi-même. Toute autre auroit fait ce que j'avois fait,

fait, ſe ſeroit conduite comme moi; il faiſoit plus que de me le dire, il le penſoit.

J'eus avec lui pluſieurs converſations de cette eſpéce, qui durent le convaincre de ma franchiſe. Je fus convaincue auſſi que j'étois aimée, comme je pouvois déſirer de l'être. Mon eſprit étoit perſuadé, mais il s'en falloit beaucoup, que mon cœur fût touché. Eugénie & le Commandeur de Piennes, ne ceſſoient

de me dire, qu'il ſuffiſoit, quand on étoit honnête perſonne, d'eſtimer un mari ; mais ſans le dépit & la jalouſie dont j'étois animée, leurs raiſons euſſent été ſans ſuccès.

Un homme de confiance que j'avois envoyé à Francfort, il y avoit déja quelque tems, revint alors : j'appris de lui, que la femme de Barbaſan étoit allée le joindre ; qu'elle avoit amené avec elle l'enfant dont elle étoit accouchée ;

& qu'il n'avoit pas été possible de découvrir le lieu où ils s'étoient retirés.

Cette attention de se cacher, ne pouvoit regarder que moi. Je crus qu'on craignoit de ma part quelque trait de passion, pareil à mon voyage de Francfort. Je voulois ôter à mon ingrat une crainte si humiliante : je voulois, quelque prix qu'il pût m'en coûter, le convaincre qu'il n'étoit plus aimé : je me figurois encore, qu'il sentiroit ma

perte, dès qu'elle deviendroit irréparable. Voilà ce qui me déroba la vue du précipice où j'allois me jetter, & qui m'arracha le consentement qu'on me demandoit.

Mon courage se soutint assez bien pendant le peu de jours, qui précéderent mon mariage. Si je n'étois pas gaye, je ne montrois du moins aucune apparence de chagrin. Monsieur d'Hacqueville étoit comblé de joie, & me pei-

gnoit ſa reconnoiſſance, de façon à augmenter celle que je lui devois.

Mais quel changement produiſit en moi ce oui terrible, ce oui qui me ſéparoit pour jamais de ce que j'aimois ! Que devins-je, grand Dieu ! quand je me vis dans ce lit, que mon mari alloit partager avec moi, toutes mes idées furent bouleverſées. Je me trouvois ſeule coupable, je trahiſſois Barbaſan. Si je l'avois bien aimé, aurois-je

dû m'autoriſer de ſon exemple ; il pouvoit revenir à moi : je m'ôtois le plaiſir de lui pardonner, je m'ôtois du moins celui de penſer à lui, de l'aimer ſans crime. Etois-je digne de la tendreſſe de M. d'Hacqueville ? N'étoit-ce pas le tromper, que de l'avoir épouſé, le cœur rempli de paſſion pour un autre ?

Après avoir renvoyé tous ceux qui étoient dans la chambre, il me demanda la permiſſion de ſe met-

tre au lit. Mes larmes & mes ſanglots furent ma premiere réponſe. L'état où vous me voyez, lui dis-je enfin, ne vous apprend que trop ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Ayez compaſſion de ma malheureuſe foibleſſe, n'exigez point ce que je n'accorderois qu'au devoir, laiſſez à mon cœur le tems de revenir de ſes égaremens. Je ſuis trop pleine d'eſtime & d'amitié pour vous, pour n'en pas triompher.

Que me demandez-vous, Madame, s'écria mon mari ! Comprenez-vous le ſupplice auquel vous me condamnez ? Il ſe tut après ce peu de mots : nous reſtâmes tous deux dans un morne ſilence. Je l'interrompis après quelques momens pour lui demander pardon. C'eſt à moi, Madame, me dit-il, à vous le demander, je vous ai forcée par mes importunités, à vous faire à vous-même la contrainte la plus affreuſe.

affreuſe. J'en ſuis bien puni, ne craignez rien de ma part; je ne ſerai du moins jamais votre tyran; je vous prie ſeulement, ajouta-t-il en ſe levant pour paſſer dans un cabinet, & je vous en prie pour votre intérêt, plus que pour le mien, de dérober à tout le monde la connoiſſance de ce qui vient de ſe paſſer entre nous. Cette précaution n'étoit pas néceſſaire, ma conduite me paroiſſoit à moi-méme ſi blâmable, que je n'étois

nullement tentée d'en parler.

Je paſſai la nuit à me repentir, & à m'applaudir de ce que je venois de faire. Je connoiſſois mon injuſtice ; je me la reprochois ; mais je ne pouvois m'empêcher de ſentir une ſecrette joie d'avoir donné au Comte de Barbaſan une marque d'amour, que j'euſſe pourtant été deſeſperée qu'il eût pû ſçavoir.

Monſieur d'Hacqueville ſortit de ma chambre ſur le

matin, & me dit seulement qu'il me conseilloit de feindre d'être malade, pour lui donner un prétexte de reprendre son appartement. Cette feinte indisposition nous exposa à beaucoup de plaisanteries. Enfin, après quelques jours nous fumes traités comme de vieux mariés, & l'on ne prit plus garde à nous.

A l'exception d'un seul point, je mettois tout en usage pour contenter Monsieur d'Hacqueville. Tous ses

amis devinrent bientôt les miens : je me conformois à tous ſes goûts ; mes ſoins, & mes attentions ne ſe démentoient pas un moment ; mais nos tête-à-tête étoient difficiles à ſoutenir, nous trouvions à peine quelques mots à nous dire. Monſieur d'Hacqueville me regardoit, ſoupiroit, & baiſſoit les yeux : il commençoit ſouvent des diſcours qu'il n'oſoit achever : il me ſerroit les mains, il me les baiſoit, il m'embraſſoit quand nous

nous ſéparions, avec une tendreſſe qui me diſoit ce qu'il n'oſoit me dire.

Je ſentois qu'il n'étoit point heureux, & j'en avois honte ; je me reprochois ſans ceſſe de faire le malheur de quelqu'un, qui n'étoit occupé que de faire mon bonheur, & quel obſtacle encore s'oppoſoit à mes devoirs ! Une paſſion folle, dont mon amour propre ſeul auroit dû triompher ! La triſteſſe où Monſieur d'Hacqueville étoit

plongé, l'effort généreux qu'il faiſoit pour me la cacher, excitoient ma pitié, & m'attendriſſoient encore. L'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance me compoſoient une ſorte de ſentiment qui me fit illuſion, & à force de vouloir l'aimer, je me perſuadois que je l'aimois; je deſirois ſortir de l'état de contrainte où nous étions l'un & l'autre. Je lui avois d'abord parlé ſans beaucoup de peine, du penchant malheureux qui

m'entraînoit vers Barbaſan; quand je crus en avoir triomphé, je me trouvai embarraſſée de le lui dire.

Nous avions paſſé l'Automne dans une maiſon de campagne, que mon mari, toujours occupé de me plaire, avoit achetée ſeulement parce que j'en avois loué la ſituation. Comme elle étoit à peu de diſtance de Paris, nous y avions toujours beaucoup de monde. J'en étois ſouvent importunée; c'étoit, de plus,

un obſtacle au deſſein qui me rouloit dans l'eſprit, & que la mélancolie de mon mari me preſſoit d'exécuter.

Enfin, quelques jours avant celui où nous avions fixé notre retour à Paris, nous nous trouvâmes ſeuls. J'étois reſtée dans ma chambre pour quelque legere indiſpoſition, il vint m'y trouver, & s'aſſit au pied d'une chaiſe longue, où j'étois couchée.

Mon Dieu, lui dis-je,

que le monde eſt quelquefois importun ! Je ne ſçai ſi vous êtes comme moi, mais j'avois beſoin d'un peu de ſolitude. Que ferons-nous de cette ſolitude, me répondit Monſieur d'Hacqueville ? & tombant tout de ſuite à mes genoux : Je vous adore, ma chere Pauline, pourſuivit-il, vous connoiſſez mon cœur, vous ſçavez ſi je connois le prix du vôtre. Serai-je toujours malheureux ! Je baiſſai les yeux. Mon mari prit ma

main, la baisa, & la mouilla de quelques larmes. Je n'étois pas éloignée d'en répandre. Me pardonnerez-vous, lui dis-je? Mon mari ne me répondit que par les transports les plus vifs. Ses caresses n'étoient interrompuës que pour me rendre de nouvelles graces.

Après s'être mis en possession de tous ses droits, il m'en demandoit encore la permission; il eût bien voulu partager mon lit;

mais comme c'étoit une nouveauté pour mes femmes, je ne pûs m'y réſoudre, & mon mari voulut bien ſe prêter aux précautions, que j'exigeois pour cacher notre commerce. Ce myſtére qui laiſſoit toujours à Monſieur d'Hacqueville quelque choſe à déſirer, ſoutenoit la vivacité de ſa paſſion, & lui donnoit pour moi ces attentions, ces ſoins qui ne ſont mis en uſage que par les Amans, & dont ils ſe

diſpenſent même bien vîte, quand ils ſe croient aimés.

A notre retour, Eugénie que nous voyons preſque tous les jours, remarqua avec plaiſir la joie & la ſatisfaction de M. d'Hacqueville. Je n'étois pas de même : mais je n'avois plus ce trouble & cette inquiétude, dont on ne ſe délivre jamais entierement, quand on s'écarte de ſes devoirs. Enfin, je faiſois ce que je pouvois pour me trouver heureuſe, & je l'étois au-

tant qu'on peut l'être par la raiſon.

Notre maiſon de campagne avoit acquis de nouveaux charmes pour Monſieur d'Hacqueville, il voulut y retourner dès le commencement de la belle ſaiſon. Quelques arrangemens domeſtiques m'obligerent à le laiſſer partir ſeul.

Le lendemain de ſon départ je reçus un billet par le Curé de notre Paroiſſe. On me prioit, au nom de Dieu, de venir dans un

endroit qu'on m'indiquoit ; on ajoutoit qu'on avoit des choſes importantes à me dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Le Curé, homme d'honneur, s'offrit de me conduire. Ce billet, & ce qu'il contenoit, me donnerent une telle émotion, que je n'eus pas l'aſſurance de demander à mon Conducteur l'éclairciſſement de cette avanture.

Dès ce que je fus entrée dans la chambre où il me mena, & à portée du lit,

une perſonne qui y étoit couchée, fit un effort pour ſe mettre ſur ſon ſéant : Je vous demande pardon, Madame, me dit-elle d'une voix foible & tremblante, d'oſer paroître devant vous : je ſuis cette malheureuſe qui vous ai cauſé tant de peines : c'eſt moi, qui vous ai ſéparée de ce que vous aimiez ; c'eſt moi, qui ai cauſé les malheurs de l'un & de l'autre ; & c'eſt moi, qui cauſe ſon éloignement, & peut-être ſa mort ; mais l'é-

tat où je ſuis vous demande grace. Ayez pitié de moi, daignez adoucir l'amertume de mes derniers momens, par un pardon généreux. J'oſe plus encore, j'oſe implorer votre bonté pour une miſérable créature; c'eſt le fruit de mon crime; mais c'eſt l'enfant de celui que vous avez aimé, & ma mort va le laiſſer ſans aucun ſecours.

Les larmes que cette femme répandoit en abondance, l'empêchèrent de continuer.

tinuer. Je ſuis naturellement bonne, & j'euſſe été ſenſiblement touchée de l'état où je la voyois, ſi un vif ſentiment de jalouſie n'eût étouffé tout autre ſentiment. Cet étalage de tout ce qu'elle avoit fait contre moi, le pardon qu'elle me demandoit, étoient une nouvelle injure ; je m'en ſentois humiliée.

Le bon Eccléſiaſtique, qui n'avoit garde de pénétrer ce qui ſe paſſoit dans

mon cœur, m'exhortoit avec tout le zèle que la charité lui inſpiroit, d'avoir pitié, & de la mere, & de l'enfant. L'un & l'autre, dis-je enfin, n'ont aucun beſoin de moi. Madame Barbaſan, ajoutai-je, a des titres pour demander la reſtitution des biens de ſon mari. Hélas! Madame, s'écria douloureuſement cette perſonne, je ne ſuis point ſa femme: vous ne l'êtes point, lui dis-je, avec beaucoup de ſurpriſe! Non,

Madame, je vois ce qui vous a donné lieu de le croire. Ecoutez-moi un moment, je vous dois à vous, Madame, & à Monſieur de Barbaſan, l'aveu de ma honte. Qu'importe ce que j'en ſouffrirai, mes peines ne méritent pas d'être contées; elles ne ſont que trop dues à mes folies.

Je ſuis fille du Geolier, " à qui le ſoin des priſons " du Châtelet étoit commis. " Ma mere, qui mourut en "

„ accouchant de mon frere
„ & de moi, n'avoit point
„ laissé d'autre enfant à mon
„ pere : la ressemblance, assez
„ ordinaire entre les jumeaux,
„ étoit si parfaite entre nous,
„ qu'il falloit, pour nous re-
„ connoître dans notre pre-
„ miere enfance, nous don-
„ ner quelque marque parti-
„ culiere : & dans un âge
„ plus avancé, ceux qui n'y
„ regardoient pas de bien
„ près, y étoient encore trom-
„ pés.

„ Une petite partie de so-

ciété nous avoit engagés à " prendre les habits l'un de " l'autre, le jour que Mon- " ſieur de Barbaſan fut con- " duit au Châtelet. Mon pe- " re, qui me trouva la pre- " miere, m'ordonna d'aller " avec lui, conduire le pri- " ſonnier dans la chambre, " qui lui étoit deſtinée : je " m'apperçus, quand nous y " fumes, qu'il y avoit quel- " ques marques de ſang ſur " ſes habits : je lui demandai, " avec inquiétude, s'il n'é- " toit point bleſſé. Il ne l'é- "

„ toit point, & j'en ſentis
„ de la joie. Son air noble,
„ ſa phiſionnomie, les gra-
„ ces répandues ſur toute ſa
„ perſonne, firent, dès ce
„ moment, leur impreſſion
„ ſur moi.

„ Quelle différence de la
„ nuit qui ſuivit, avec toutes
„ celles que j'avois paſſées
„ juſques-là! J'étois dans une
„ agitation, que je prenois
„ pour l'effet de la ſimple
„ pitié. Hélas! ſi j'avois con-
„ nu quel ſentiment s'éta-
„ bliſſoit dans mon cœur,

peut-être aurois-je eu la « force de le combattre, & « d'en triompher. J'obtins le « lendemain de mon frere, « que j'irois, à sa place, ser- « vir le prisonnier. «

Je devançai le tems, où « le nouveau venu devoit « être interrogé, pour lui « offrir mes soins : la tristesse, « dont il étoit accablé, se « répandoit dans mon ame. « Je n'ai guère passé d'heure « plus agitée, que celle que « dura son interrogatoire : il « sembloit, que le péril me «

„ regardoit. Les témoins, qui
„ lui étoient confrontés, me
„ paroiſſoient mes propres
„ ennemis. Chaque jour, cha-
„ que inſtant, ajoutoient à
„ ma peine. J'entendois dire
„ à mon pere, que je ne ceſ-
„ ſois de queſtionner, que
„ l'affaire devenoit très-fâ-
„ cheuſe, & que les ſuites ne
„ pouvoient en être que fu-
„ neſtes.

„ La maladie de Monſieur
„ de Barbaſan arrêta les pro-
„ cédures, ſans ralentir la hai-
„ ne de ceux qui vouloient

le

le perdre, & me fit éprou- «
ver une inquiétude encore «
plus cruelle, que celle où «
j'étois livrée. «

Je ne quittois presque «
point le malade : je n'avois «
pas même besoin, pour ce- «
la, d'user de déguisement : «
il faisoit si peu d'attention «
à moi, qu'à peine en étois- «
je apperçue. Combien de «
larmes, le danger, où je le «
voyois, me faisoit-il répan- «
dre ! Ce danger augmentoit «
encore mon attendrisse- «
ment, & ma passion en «

» prenoit de nouvelles forces.
» Enfin, après avoir luté plu-
» sieurs jours, entre la vie &
» la mort; sa jeunesse, & la
» force de son tempérament
» le rétablirent.

» Ce fut dans ce même
» tems, qu'on fit des propo-
» sitions pour la liberté du
» prisonnier : l'établissement
» dont mon pere jouissoit, lui
» paroissoit préférable à une
» fortune plus considérable,
» pour laquelle il eût fallu
» abandonner sa patrie, &
» s'exposer même aux plus

grands périls; mais sa tendresse pour mon frere & pour moi l'emporta: il céda à nos priéres & à nos importunités; & nous le déterminâmes enfin à ce qu'on souhaitoit de lui: je n'avois point fait mistére à mon frere de ma passion, je la lui avois montrée aussi violente qu'elle étoit; bien sûre que l'amitié qu'il avoit pour moi, l'engageroit à me servir.

Je lui avois persuadé que j'étois aimée autant que j'ai-

„ mois ; que Mr. de Barbaſan
„ m'épouſeroit, dès que nous
„ ſerions en ſûreté. Mon frere
„ étoit chargé d'accompa-
„ gner Mr. de Barbaſan ; &
„ mon pere & moi devions
„ prendre une route différen-
„ te de la leur : au moment
„ du départ, mon frere con-
„ ſentit à me donner ſa pla-
„ ce ; la choſe étoit d'autant
„ plus facile, que nous ne
„ pouvions partir que la nuit ;
„ & qu'il avoit été réſolu en-
„ tre nous, que je ſuivrois
„ mon pere avec des habits

d'homme : mon frere s'étoit " chargé de lui apprendre, " lorſqu'ils ſeroient en che- " min, mon prétendu maria- " ge. Je diſois, que s'il en eût " été inſtruit plûtôt, il en eût " parlé à Mr. de Barbaſan, & " lui eût par-là donné lieu de " ſoupçonner que je me mé- " fiois de lui. "

Comment vous peindre " ce qui ſe paſſoit dans mon " cœur ! mes allarmes ſur la " réuſſite de notre entrepri- " ſe : l'impatience d'en voir " arriver le moment ; & la "

„ joie ; que j'allois goûter,
„ d'être avec Mr. de Barba-
„ ſan ; de ne partager avec
„ perſonne le plaiſir de le ſer-
„ vir : toutes ces différentes
„ penſées me donnoient un
„ trouble & une agitation,
„ peut-être plus difficile à
„ ſoutenir, qu'un état pure-
„ ment de douleur. Le mo-
„ ment marqué pour notre
„ fuite fut retardé par un
„ incident, qui faillit à me
„ faire mourir de frayeur.
„ J'étois déja dans la cham-
„ bre de Mr. de Barbaſan ; je

lui avois donné un habit de « Religieux, à la faveur du- « quel il pouvoit sortir, com- « me s'il fût venu de con- « fesser quelque prisonnier « malade ; lorsque mon pere « vint nous avertir qu'il avoit « ordre de ne se point cou- « cher. Cet ordre, dont nous « n'imaginions pas les motifs, « nous fit craindre, que notre « dessein n'eût été découvert, « & nous jetta dans le desef- « poir : nous en fumes heu- « reusement quittes pour la « peur : il ne s'agissoit que «

» d'un prisonnier qu'on de-
» voit amener, cette même
» nuit : il arriva vers le mi-
» nuit ; & son arrivée, qui
» occasionna plusieurs allées
» & venues dans la prison,
» servit encore à favoriser
» notre fuite.

» Nous arrivâmes à Nanci
» sans aucune mauvaise ren-
» contre, & sans que Mr. de
» Barbasan eût le moindre
» soupçon de mon déguise-
» ment. Après quelques heu-
» res de repos, nous remon-
» tâmes à cheval : mon cher

maître (c'étoit le nom que " je lui donnois, & que mon " cœur lui donnoit encore " plus que ma bouche) mou- " roit d'impatience d'être à " Mayence : l'empreſſement " qu'il eut de demander ſes " lettres, avant même que " nous fuſſions deſcendus de " cheval ; l'avidité avec la- " quelle il lut & relut, celle " que le caractére me fit ju- " ger d'une femme ; tout cela " me fit ſentir mon malheur. " Ce qui ſe paſſoit dans mon " cœur, me donnoit l'expli- "

„ cation de ce que je voyois,
„ Mr. de Barbaſan aimoit.
„ Combien de ſoupirs, com-
„ bien de larmes, cette cruelle
„ connoiſſance me fit-elle ver-
„ ſer ! La jalouſie, avec toutes
„ ſes horreurs, vint s'emparer
„ de moi. J'accuſois Mr. de
„ Barbaſan d'ingratitude, preſ-
„ que de perfidie : il auroit dû
„ deviner mes ſentimens : il
„ auroit dû deviner ce que
„ j'étois : ſe ſeroit-il mépris,
„ s'il n'avoit pas été prévenu,
„ pour une autre ? Pardonnez-
„ moi, Madame, je ne pou-

vois m'imaginer que cette autre eût fait autant pour lui. Mon pays abandonné, mon pere, mon frere, pour qui j'aurois donné ma vie dans d'autres tems, exposés aux plus grands dangers. Enfin, que n'avois-je point fait ! Hélas ! disois-je, je m'en tenois payée par l'espérance d'être aimée. Un moindre bien m'auroit satisfait, il m'eût suffi qu'il n'eût eu pour personne les sentimens qu'il me refusoit. Il me passa plusieurs fois

„ dans la tête de me jetter à
„ ſes pieds, de répandre de-
„ vant lui les larmes que je
„ devorois en ſecret : mais un
„ reſte de pudeur que je n'a-
„ vois pas encore perdue, me
„ retint.

„ Les bottes qu'il portoit,
„ & qui n'étoient pas faites
„ pour lui, l'avoient bleſſé ſi
„ fort, que nous fumes obli-
„ gés de ſéjourner pluſieurs
„ jours à Mayence. Comme
„ les nouvelles qu'il atten-
„ doit, n'en étoient pas re-
„ tardées, Mr. de Barbaſan

se résolut à se reposer. Je "
fus chargée deux jours après "
d'aller à la poste chercher "
ses lettres. Voici, Madame, "
où commencent mes tra- "
hisons; j'en trouvai deux, "
l'une de ce caractère à qui "
je voulois tant de mal, & "
l'autre de celui d'un homme. "
J'ouvris d'abord la premiere, "
ma curiosité étoit excitée "
par un intérêt trop pressant, "
pour pouvoir m'en défen- "
dre. J'en fus punie; ce que "
je lus ne m'apprit que trop "
que celle qui l'avoit écrite, "

„ méritoit d'être aimée, & je
„ m'en déſeperois. Je n'a-
„ vois point encore pris mon
„ parti de la ſuprimer : celle
„ que j'ouvris enſuite m'y dé-
„ termina.

„ Elle étoit d'un homme
„ qui paroiſſoit votre ami,
„ auſſi-bien que celui de M.
„ de Barbaſan ; il l'exhortoit
„ par honneur, par recon-
„ noiſſance, par amour mê-
„ me, de renoncer à vous.
„ Voulez-vous, lui diſoit-il,
„ en faire une fugitive ? Vou-
„ lez-vous qu'elle devienne

la femme d'un proscrit ? " Soyez assez généreux pour " vous laisser soupçonner " de legereté. Nous fe- " rons valoir, Madame, Eu- " génie & moi, votre chan- " gement, & nous tâcherons " d'établir la tranquilité dans " le cœur de quelqu'un à qui " vous devez trop, pour ne " pas lui rendre le repos, " quelque prix qu'il puisse " vous en couter. "

Cette lettre que je lus & " relus, m'affranchit de tout " scrupule. Bien loin de me "

„ repentir de ce que je ve-
„ nois de faire, je trouvai
„ que je rendois un très-
„ grand ſervice à Monſieur
„ de Barbaſan, de travailler
„ à le guerir d'une paſſion qui
„ ne pouvoit jamais être heu-
„ reuſe. Le plus ſûr moyen
„ étoit de ſuprimer toutes vos
„ lettres. Je commençai par
„ celle que je tenois ; il me
„ parut très-important, au
„ contraire, de lui rendre
„ celle de cet Ami que je re-
„ cachetai.

„ J'examinai avec une at-

„ tention

tention inquiéte, l'impreſ- "
ſion qu'elle faiſoit ſur lui. "
Helas ! il ne put la lire d'un "
œil ſec ; ſa douleur, ſon ac- "
cablement furent ſi extrê- "
mes, & j'en étois ſi attendri- "
e, qu'il y avoit des mo- "
mens où j'étois tentée de "
lui rendre celle que je re- "
tenois : mais ma paſſion, "
que je maſquois de l'intérêt "
rêt même de Monſieur de "
Barbaſan, m'arrêta, & m'af- "
fermit dans le projet que "
j'avois formé. Tous les pac- "
quets qui arriverent, furent "

„ ſuprimés. Je ne laiſſai paſ-
„ ſer que ceux de cet ami,
„ dont les conſeils étoient ſi
„ conformes à mes deſſeins.
„ Le chagrin de Monſieur
„ de Barbaſan aigrit ſon mal,
„ nous fûmes obligés de ſé-
„ journer à Mayence pen-
„ dant pluſieurs mois. Nous
„ en partîmes enfin ; mais à
„ peine eûmes-nous fait deux
„ journées, que je me trouvai
„ hors d'état de pourſuivre le
„ voyage. La fiévre qui me
„ prit, fut d'abord ſi violen-
„ te, que Monſieur de Bar-

basan par humanité & par « un sentiment d'amitié, car « il en a eu pour moi aussi « long-tems qu'il a ignoré qui « j'étois, s'arrêta au bourg où « nous étions, avec d'autant « moins de peine, que c'étoit « le chemin des Couriers. «

Je fus plusieurs fois au « moment d'expirer, mes rê- « veries auroient découvert à « Monsieur de Barbasan, & « mon sexe, & mes senti- « mens, s'il y avoit fait at- « tention. Mais je crois qu'il « les ignoreroit encore, si une «

„ femme, qu'on avoit mise
„ auprès de moi pour me ser-
„ vir, ne l'en eût instruit. Les
„ soins qu'il faisoit prendre
„ de moi, firent croire à cet-
„ te femme que je lui étois
„ fort chere ; elle voulut se
„ faire un mérite de garder
„ notre secret. Monsieur de
„ Barbasan ne comprenoit
„ rien aux assurances, qu'elle
„ ne cessoit de lui donner, de
„ sa discrétion. Enfin, à for-
„ ce de questions, il l'obli-
„ gea de lui parler clair. La
„ découverte d'une chose,

qui me perdoit d'honneur, « l'affligea ſenſiblement ; & « autant que s'il avoit eu à ſe « la reprocher. Il réſolut dès « que je ſerois rétablie, de « me chercher un mari, & de « me mettre juſques-là dans « un Couvent. «

A meſure que mon mal « diminuoit, ſes viſites furent « plus courtes & moins fré- « quentes ; j'en étois déſeſpe- « rée, & n'oſois m'en plaindre « d'autre façon, que par la joie « que je lui marquois, lorſ- « que je le voyois. «

„ Quelques jours après que
„ j'eus quitté la chambre, il
„ me fit dire de paſſer dans
„ la ſienne ; cet ordre n'avoit
„ rien qui dût m'étonner, j'en
„ fus cependant troublée ; un
„ preſſentiment m'avertiſſoit
„ du malheur, qui me mena-
„ çoit. Que devins-je, Grand
„ Dieu ! lorſqu'après m'avoir
„ fait aſſeoir, & m'avoir dit
„ qu'il n'ignoroit plus ce que
„ j'étois, il finit par m'an-
„ noncer qu'il falloit nous ſé-
„ parer !

„ Ma douleur fut preſque

ſans borne, quand j'entendis ce funeſte arrêt. Pourquoi, dis-je, a-t-on pris tant de ſoin de ma vie? Pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort? c'étoit alors qu'il falloit m'abandonner; je ſerois morte du moins avec la douceur de penſer, que ſi vous euſſiez connu mes ſentimens, vous en auriez été touché, & j'ai au contraire l'affreuſe certitude que je vous ſuis odieuſe. Pourquoi, ſi vous ne me haïſſez pas, vouloir que je vous

„ quitte ? Pourquoi m'en-
„ vier le bonheur de reſter
„ auprès de vous ? S'il faut
„ pour obtenir cette grace,
„ vous promettre que je ne
„ vous donnerai jamais au-
„ cune connoiſſance de mes
„ ſentimens, que je me ren-
„ drai maitreſſe de mes ac-
„ tions, de mes paroles, je
„ vous le promets. Oui, je
„ vous aime aſſez, pour vous
„ cacher que je vous aime.
„ Le plaiſir de vous voir,
„ d'habiter les mêmes lieux,
„ me ſuffira. Enfin, que ne

dis-

dis-je point ? Mais tout fut inutile : il demeura ferme sur le parti du Couvent. J'obtins seulement, après beaucoup de larmes, que celui où j'entrerois, seroit dans le lieu où Monsieur de Barbasan finiroit sa demeure.

Nous partîmes le lendemain de cette conversation. Jour malheureux ! Jour funeste pour Monsieur de Barbasan & pour moi ! Nous descendîmes dans une hôtellerie si pleine de monde,

» qu'à peine pûmes-nous ob-
» tenir une très-petite & très-
» mauvaiſe chambre. Il n'y a-
» voit qu'un lit ; Monſieur de
» Barbaſan, par égard pour
» mon ſexe, & auſſi à cauſe
» de la langueur où j'étois
» encore, voulut que je l'oc-
» cupaſſe : je m'en défendis,
» autant que je pus ; mais il
» fallut obéïr.

» Peu de momens après
» que je fus couchée, j'eus
» une eſpéce de foibleſſe,
» qui obligea Monſieur de
» Barbaſan à s'approcher de

mon lit : il avoit pris « mon bras pour me tâ- « ter le poux ; je lui retins la « main, lorſqu'il voulut la « retirer ; je la ſerrai quelque « tems entre les miennes, « avec un ſentiment ſi ten- « dre, que je ne pus rete- « nir mes larmes : elles tom- « boient ſur cette main, que « je tenois ; il en fut appa- « remment plus touché, qu'il « ne l'avoit été juſques-là. «

Que vous dirai-je, Ma- « dame ? Il oublia dans ce « moment ce qu'il vous de- «

» voit, & j'oubliai ce que je
» me devois à moi-même. Il
» n'eſt guère poſſible, qu'un
» homme de l'âge de Mr. de
» Barbaſan, puiſſe réſiſter aux
» occaſions, ſur-tout quand il
» ſe voit paſſionnément aimé.
» Au bout de quelque
» tems, je m'appperçus que j'é-
» tois groſſe; loin de m'en
» affliger, j'en eus une ex-
» trême joie. Monſieur de
» Barbaſan ne fut pas de mê-
» me; il en eut, au contrai-
» re, un très-vif chagrin. Peut-
» être mon état lui repréſen-

roit-il plus vivement le « tort qu'il avoit avec vous, « & même avec moi. Il ne « pouvoit oublier qu'il me « devoit la vie. Mon pere, « dans la vue d'assurer pour « toujours un protecteur à « mon frere & à moi, ne lui « avoit pas laissé ignorer, ce « que nous avions fait pour « lui : sans doute cette con- « sidération, plus encore que « mes larmes, l'engagea à ne « pas m'abandonner. J'obtins « que je resterois avec lui jus- « qu'au tems que je pourrois «

» entrer dans un Couvent.
» Nous arrivâmes à Francfort, où je pris les habits de mon ſexe : on me fit l'honneur de croire que j'étois ſa femme. Cette opinion me flattoit trop, pour ne pas chercher à l'accréditer. Monſieur de Barbaſan qui ne voyoit perſonne, n'en étoit point informé. J'avois pris auſſi le ſoin d'empêcher mon pere & mon frere de nous joindre à Francfort, ſous le prétexte qu'il falloit attendre

que nous fussions à Dref- «
de, où je supposois que «
nous devions fixer notre «
séjour. «

La solitude dans laquelle «
nous vivions, quelques a- «
grémens qu'on trouvoit en «
moi, firent penser que Mon- «
sieur de Barbasan étoit très «
amoureux, & même jaloux. «
Ma conduite ne détruisoit «
pas ces soupçons. Je ne le «
quittois presque jamais. Sa «
tristesse qui augmentoit tous «
les jours, lui faisoit cher- «
cher les promenades les plus «

» solitaires, où je l'y accompa-
» gnois, ou j'allois l'y cher-
» cher ; mais je n'osois trou-
» bler ses rêveries, ni lui en
» manquer ma peine : je crai-
» gnois des reproches, que
» bien souvent il ne pouvoit
» retenir. Je les méritois trop
» pour m'en offenser.

» Je m'en faisois à moi-
» même de bien cruels. Quel
» étoit le fruit de mes trom-
» peries, & de ma folle pas-
» sion ! je m'étois précipitée
» dans un abîme de malheurs,
» &, ce qui est encore au-

dessus des malheurs, je m'é- « tois couverte de honte. Les « nuits entieres étoient em- « ployées à pleurer. Hélas ! « aurois-je pû penser que je « regreterois un état si af- « freux ? Comment m'imagi- « ner, que des malheurs, « mille fois plus grands m'at- « tendoient encore. «

Un jour, que malgré la « vue d'une mort prochaine, « je ne puis encore me de rap- « peller qu'avec douleur, je « sortis pour aller à l'Eglise. « Monsieur de Barbasan y «

„ vint un moment après
„ moi : je crus m'appercevoir
„ qu'il avoit l'air distrait, &
„ quelque nouvelle inquié-
„ tude. Je me fis effort pour
„ lui dire quelque bagatelle ;
„ il n'y répondit point, &
„ sortit le premier. Une fem-
„ me de ma connoissance
„ m'arrêta quelques momens,
„ & m'empêcha de le suivre.
„ Lorsque je rentrai dans la
„ maison, j'appris qu'il n'y
„ étoit pas encore revenu : je
„ l'attendis une partie du jour,
„ je le fis chercher & le cher-

chai moi-même, dans tous « les endroits où il pouvoit « être, & même dans ceux « où il n'alloit jamais. Le jour « & la nuit ſe paſſerent, ſans « que j'en appriſſe aucune « nouvelle. «

Grand Dieu ! quel jour & « quelle nuit ! Mon inquiétu- « de & mon impatience me « cauſoient une douleur preſ- « que auſſi ſenſible, que celle « que je reſſentis en liſant la « fatale lettre, qu'un incon- « nu remit le lendemain à « une femme qui me ſervoit. «

La voici, me dit Hipolite en me présentant cette Lettre, je l'a pris en tremblant, & j'y lus ces paroles.

LETTRE.

» LEs remords, dont je » suis déchiré, que je » n'ai cessé de sentir, même » dans les momens où je me » rendois le plus coupable, » me forcent de vous aban- » donner. L'abîme de mal- » heurs où je vous ai préci- » pitée, acheve de me ren- » dre le plus indigne de tous

les hommes : si je vous avois « montré mon cœur, si vous « aviez connu la passion dont « il étoit rempli, si je vous a- « vois appris par combien de « liens j'étois attaché à ce que « j'adore, vous auriez sur- « monté une malheureuse in- « clination qui nous a perdus « tous deux. Adieu, pour « jamais, je vais dans quel- « que coin du monde, où « le souvenir de mon crime « me rendra aussi misérable « que je mérite de l'être. «

Quelle révolution cette lettre, & ce que je venois d'entendre produisit en moi ! quelle tendresse se reveilla dans mon cœur ! Barbasan se présentoit à mon imagination, accablé de douleur pour une faute, qui n'en étoit plus une ; que je ne lui réprochois plus, puisqu'il m'avoit toujours aimée ; & quand il eut été le plus coupable de tous les hommes, quel crime un repentir tel que le sien, n'auroit-il pas effacé ? Moi seule, je

reſtois chargée de ſon malheur & du mien.

Cette femme, que j'avois regardée d'abord comme une Rivale odieuſe, devint pour moi un objet attendriſſant. Je plaignois ſon malheur, j'excuſois ſes foibleſſes, je ſentois même de l'amitié pour elle; pouvois-je la lui réfuſer ? Elle ſembloit n'avoir aimé Barbaſan, que pour me donner des preuves, qu'il ne pouvoit aimer que moi.

J'exhortai à mon tour;

le Curé de donner tous ſes ſoins pour le ſoulagement de la malade : je l'aſſurai des ſecours dont il auroit beſoin. Je me fis apporter cet enfant malheureux : je le conſiderois avec attendriſſement, je ſentois qu'il me devenoit cher. Ma tendreſſe pour le pere ſe tournoit au profit du fils : nul ſcrupule ne me retenoit, il me ſembloit, au contraire, que la ſimple humanité auroit exigé de moi tout ce que je faiſois.

La

La malade me pria de faire emporter cet enfant : je ſens, dit-elle en répandant quelques larmes, que c'eſt m'arracher le cœur ; mais je n'avance que de peu de jours une ſéparation, que ma mort rendra bientôt néceſſaire. Peut-être, ô mon Dieu pourſuivit-elle, daignerez-vous me regarder en pitié ! peut-être que ce ſacrifice, tout forcé qu'il eſt, déſarmera votre juſtice ! Voilà, dit-elle, en embraſſant ſon fils, les dernieres marques

que tu recevras de ma tendreſſe : puiſſes-tu être plus heureux que ton pere ; & puiſſent les malheurs de ma vie ſervir à ton inſtruction, & t'apprendre dans quel abîme de maux on ſe précipite, quand on quitte le chemin de la vertu.

Le Curé ſe chargea de chercher un lieu, où cet enfant pût être élevé : je voulois qu'on n'y épargnât rien ; mais le ſecret que j'étois obligée de garder, ne me permit pas de faire tout

ce que j'aurois voulu.

La singularité de cette avanture, le plaisir d'avoir appris, par ma rivale même, que Barbasan m'avoit toujours été fidéle, le spectacle d'une femme mourante, qui ne mouroit que de la douleur d'avoir été abandonnée, & qui ne l'avoit été que pour moi, m'avoient mise dans une situation, où je ne sentis d'abord, que de la tendresse & de la pitié; mais lorsque rendue à moi-même, je fis réflexion, à ce

que je devois à mon mari, à ce que la reconnoissance, à ce que le devoir, exigeoient de moi, je me sentis accablée de douleur.

Comment soutenir la présence de ce mari, dont les bontés, dont la confiance, me reprocheroient dans tous les instans ce que j'avois dans le cœur? Comment recevrois-je des témoignages d'une estime, dont je n'étois plus digne? Comment répondrois-je aux marques d'une passion que

je payois si mal? Les idées dont j'avois le cœur & la tête remplis, m'occupoient le jour & la nuit. J'avois promis de ne rester qu'un jour ou deux à Paris; mais il me falloit plus de tems, pour me rendre maîtresse de mon extérieur.

Eugénie, à qui j'allai conter ce qui venoit de m'arriver, lut dans mon cœur, à travers toutes mes douleurs, une joie secrette, que me donnoit la fidélité de Barbasan. Voilà votre véritable

malheur, me disoit-elle, vous ne combattrez que foiblement des sentimens, auxquels il semble que votre devoir seul met obstacle; il faut cependant en triompher, & votre repos l'exige autant que votre devoir. Quoique l'offense que vous feriez à votre mari, fut renfermée dans le fond de votre cœur; elle n'en seroit pas moins une offense, & vous ne devriez pas moins vous la reprocher: il faut même, poursuivit-elle,

vous précautionner pour l'avenir : Mr. de Barbaſan peut reparoître en ce pays-ci ; il peut chercher à vous voir : Ah ! m'écriai-je, je ne ſerai pas aſſez heureuſe pour être dans le cas de l'éviter : il aura trouvé la mort qu'il alloit chercher ; & vous voulez m'ôter la triſte conſolation de le pleurer.

Mes larmes, qui couloient en abondance, ne me permirent pas d'en dire davantage : Eugénie, à qui je faiſois pitié, étoit prête d'en

répandre ; mais son amitié toujours sage, ne lui laissoit pour ma foiblesse, que des instans d'indulgence : elle me pressa d'aller trouver mon mari ; sa présence, dit-elle, vous soutiendra. J'avois de la peine à suivre ce conseil ; mais Eugénie l'emporta, & me fit partir. J'étois si changée, que Mr. d'Hacqueville me crut malade ; ses soins, ses tendresses, ses inquiétudes, redoubloient ma peine ; j'éprouvois ce que j'avois déja éprouvé

prouvé dans le commencement de mon mariage, qu'il n'eſt point d'état plus difficile à ſoutenir, que celui, où l'on eſt mal avec ſoi-même.

La mort d'Hippolite que j'appris quelques jours après, me coûta encore des larmes. Hélas! pourquoi la pleurois-je! ſon ſort étoit préférable au mien : elle ne ſentoit plus l'affreux malheur de n'avoir point été aimée ; & je n'oſois ſentir le plaiſir de l'être. Quelle con-

trainte! lorſque j'étois ſeule avec mon mari, je ne trouvois plus rien à lui dire : il m'étoit également impoſſible de diſſimuler ma triſteſſe & de cacher mon embarras, lorſqu'il m'en demandoit la cauſe.

Après pluſieurs mois paſſés de cette ſorte, où je n'avois eu de conſolation, que d'aller de tems en tems prodiguer mes careſſes au fils de Barbaſan, j'appris un matin, que Mr. d'Hacqueville étoit parti dès la poin-

te du jour, pour aller à une terre qu'il avoit dans le fond de la Gaſcogne.

Ce départ ſi prompt, dont il ne m'avoit point parlé, auroit dû me donner de l'inquiétude; j'aurois pu même m'appercevoir, depuis quelque tems, que mon Mari n'étoit plus le même pour moi; mais ce que j'avois dans la tête & dans le cœur, me déroboit la vûe de tout ce qui ne tenoit pas à cet objet dominant. Je crus donc ce

qu'on vint me dire, que Mr. d'Hacqueville, ſur des nouvelles qu'il avoit reçûes, avoit été obligé de partir ſur le champ. Comme on m'aſſuroit, que je recevrois bientôt des lettres, je les attendis, pendant dix ou douze jours; elles ne vinrent point; ce long ſilence n'étoit pas naturel; je ne me diſſimulai pas, que j'étois en quelque ſorte coupable.

Eugénie à qui j'allai porter cette nouvelle inquié-

tude, approuva la réſolution que j'avois priſe, d'aller joindre mon mari, ſans attendre qu'il m'en eût donné la permiſſion, ſans même la lui demander: je le trouvai dans ſon lit avec la fiévre; elle paroiſſoit ſi mediocre, que je n'aurois pas dû en être allarmée, je le fus cependant beaucoup; quelque choſe me diſoit, que j'avois part à ſon mal, & la façon dont je fus reçûe, ne me le confirma que trop. Au lieu de ces empreſſemens

auxquels j'étois accoûtumée, je ne trouvai qu'un froid mépriſant ; à peine pus-je obtenir un regard, & ſe démêlant de mes bras, lorſque je voulus l'embraſſer, épargnez-vous, me dit-il, toutes ces contraintes, ou plûtôt tous ces artifices, je ne puis plus y être trompé.

Quoi, Monſieur, m'écriai-je ! vous m'accuſez d'artifice ? Eh ! par laquelle de mes actions ai-je pu m'attirer un reproche ſi ſen-

ſible, ſi amer? Ne me demandez point, me dit-il, un éclairciſſement inutile, & honteux pour l'un & pour l'autre. Non, non, m'écriai-je encore, il faut me dire mon crime, ou me rendre une eſtime, ſans laquelle je ne puis vivre.

Vous l'auriez conſervée, reprit-il, ſi vous aviez eu pour moi, la ſincérité, que je vous avois demandée; elle vous auroit tenu lieu d'innocence; loin de vous reprocher vos foibleſſes,

j'aurois mis tous mes ſoins à vous en conſoler, à vous les faire oublier; mais vous ne m'avez pas aſſez eſtimé, pour me croire capable d'un procédé généreux: il vous a paru plus ſûr de me tromper; & vous n'avez pas même daigné prendre les précautions néceſſaires pour y réuſſir.

J'étois ſi étonnée, ſi troublée de ce que j'entendois, que Mr. d'Hacqueville eut le tems de me dire tout ce que ſon reſſentiment lui

inſpiroit, avant que j'euſſe la force de répondre; j'étois cependant bien éloignée de comprendre, que l'on me croyoit mere du fils de Barbaſan. Ce que je reſſentis, lorſqu'enfin je fus inſtruite de mon prétendu crime, ne ſe peut exprimer. Toutes mes douleurs paſſées étoient foibles, au prix de celle-là : on n'a point de courage contre un malheur de cette eſpéce, ou l'on ſeroit peu ſenſible à l'honneur, ſi on avoit la force

d'en faire uſage.

Mes larmes furent long-tems ma ſeule défenſe ; quoi ! dis-je d'un ton, qui, à travers le déſeſpoir, marquoit ma ſurpriſe & mon indignation ; Vous accuſez votre femme d'un crime honteux ? Vous la réduiſez à la néceſſité de ſe juſtifier ? Vous lui faites ſubir cette humiliation ? ah ! pourſuivis-je, vous ſerez pleinement éclairci. Mr. le Curé de Saint Paul vous apprendra de quelle façon

j'ai eu connoiſſance de ce malheureux enfant. Me dira-t-il auſſi, dit Mr. d'Hacqueville avec un ſouris amer, par quel hazard cet enfant reſſemble à votre amant? Je ne devrois, dis-je, reconnoître perſonne à ce titre; je vous l'ai avoué, j'ai eu de l'inclination, même de la tendreſſe pour un homme, que j'en ai cru digne; mais ſi je me ſuis ſouvenue de lui, depuis que mon devoir m'a fait une loi de l'oublier, j'en étois pu-

nie & vous en étiez vengé, par les reproches, que je m'en faiſois: tout autre enfant que le ſien, auroit dans des circonſtances pareilles obtenu mon ſecours; c'eſt des mains de ſa mere, & de ſa mere mourante, que je l'ai reçu; mais ce n'eſt point moi, que vous en devez croire: mon honneur demande un éclairciſſement, qui ne laiſſe aucun doute; peut-être alors aurez-vous quelque regret de la douleur que vous me cauſez.

La vérité a des droits qu'elle ne perd jamais entiérement ; quelque prévenu que fût Mr. d'Hacqueville, elle fit ſur lui ſon impreſſion. Je me croyois, dit-il, plus fort contre vous : finiſſons, de grace, une converſation, que je ne ſuis plus en état de ſoutenir. Ses gens qu'il avoit appellés entrerent dans le moment ; il me dit devant eux, qu'il avoit beſoin de repos ; qu'il me prioit d'aller dans l'appartement qui m'étoit deſtiné ;

mon inquiétude ne me permit pas d'y demeurer ; je revins paſſer la nuit dans ſa chambre, & je ne le quittai plus.

La fiévre augmenta conſidérablement dès cette nuit là, & le cinquiéme jour de mon arrivée elle fut ſi violente, que l'on commença à deſeſperer de ſa vie. Mr. d'Hacqueville connut ſon état plûtôt que les Médecins : loin d'en être allarmé, la vue du péril lui donna une tranquilité, & un

repos dont il avoit été bien éloigné jusques-là : je ne voiois que trop, que ce repos & cette tranquilité étoient l'effet de la plus affreuse douleur, & mon cœur en étoit déchiré. Quel reproche ne me faisois-je pas, de l'imprudence de ma conduite ! J'aurois évité le malheur où je touchois, si je n'avois point caché ma derniere avanture. L'amitié, que malgré ma malheureuse inclination, j'avois ressentie pour mon

mari, ſe réveilloit dans mon cœur : je ne pouvois penſer que j'allois le perdre, ſans être pénétrée de douleur. J'étois ſans ceſſe baignée dans mes larmes ; la néceſſité de les lui cacher, m'obligeoit, malgré moi, de m'éloigner de tems en tems du chevet de ſon lit.

J'étois retirée dans un cabinet qui touchoit à ſa chambre, lorſqu'il demanda à me parler. La mort, me dit-il, lorſqu'il me vit ſeule auprès de lui ; va-nous ſeparer

ſéparer ; elle fera ce que je n'aurois peut-être jamais eu la force d'exécuter. Ah ! m'écriai-je, en verſant un torrent de larmes, que me faites-vous enviſager ? Le comble de la honte & du malheur. Eſt-il poſſible, que je vous ſois devenue ſi odieuſe ? C'eſt par un ſentiment tout contraire, reprit-il, que j'aurois dû vous affranchir du malheur de vivre avec un mari, que vous n'avez pû aimer, & qui vous a miſe en droit de

le haïr. Innocente ou coupable, les offenſes que je vous ai faites, ſont de celles que l'on ne pardonne jamais.

L'état où vous me voyez, lui dis-je, répond pour moi: je racheterois votre vie de la mienne propre. Qu'en ferois-je, reprit-il? elle ne ſeroit qu'une ſource de peines. Ma fatale curioſité m'a ôté l'illuſion, qui me rendoit heureux. J'ai vû par moi-même votre tendreſſe pour cet enfant. Je n'ai rien

ignoré de ce que vous avez fait pour lui : je vous ai ſoupçonnée. Que ſçai-je, ſi je ne vous ſoupçonnerois pas encore ? Que ſçai je, ſi vous pourriez vous juſtifier pleinement, & quelle ſeroit la deſtinée de l'un & de l'autre ? Toujours en proie à mon amour & à ma jalouſie, je finirois peut-être par ce que j'ai craint le plus, par être votre tyran. Adieu, Madame, continua-t-il, je ſens que ma fin s'approche. Par pitié, ne me mon-

trez point vos larmes ; & laiſſez-moi mourir ſans foibleſſe.

Il ſe tourna, en prononçant ces paroles, de l'autre côté de ſon lit ; & quelque effort que je fiſſe, il ne me voulut plus entendre : ſa tête, qui avoit été libre juſqu'alors, s'embarraſſa, dès la même nuit ; la connoiſſance ne lui revint plus, & il expira dans mes bras.

Ma douleur étoit telle, que l'horreur du ſpectacle ne trouvoit rien à y ajou-

ter. Je perdois un mari, le plus honnête homme du monde, qui m'avoit adorée ; à qui je devois toutes sortes de reconnoissance ; que je regardois comme mon ami, pour qui j'avois la plus tendre amitié ; & c'étoit moi, qui causois sa mort, c'étoit moi qui lui avois enfoncé un poignard dans le sein.

Il y a des douleurs, qui portent avec elles, une sorte de douceur ; mais il faut, pour cela, n'avoir à pleurer que ce qu'on aime,

& n'avoir pas à pleurer ſes propres fautes. J'étois dans un cas bien différent. Tous mes ſouvenirs m'accabloient : je ne pouvois ſupporter la vue de moi-même ; & je ne pouvois me réſoudre à me montrer dans le monde : il me ſembloit, que mes avantures étoient écrites ſur mon front. Je ne m'occupois que de la perte que j'avois faite. Barbaſan, même, ne me faiſoit aucune diſtraction.

Je ne penſai à lui dans les premiers momens, que pour m'affermir dans la réſolution d'y renoncer pour toujours. Je trouvois que je devois ce ſacrifice à la mémoire de mon mari ; mais ce n'eſt pas de la ſolitude qu'il faut attendre un remede contre l'amour. Ma paſſion ſe réveilla inſenſiblement, la mélancolie où j'étois plongée y contribua encore. Mes rêves ſe ſentoient de la noirceur de mes idées. Barbaſan y étoit toujours

mêlé : j'en fis un, où je crus le voir tomber à mes pieds tout couvert de ſang ; & lorſque je voulus lui parler, il ne me répondit que ces mots, vous vous êtes donnée à un autre.

Quelle impreſſion ce rêve fit-il dans mon cœur ! je crus qu'il m'annoçoit la mort de Barbaſan, & je crus qu'il étoit mort, plein de reſſentiment contre moi. J'allois porter cette nouvelle matiere de douleur, peut-être la plus accablan-

te

te de toutes, dans un bois de haute-futaye, qui faiſoit ma promenade ordinaire. La ſolitude & le ſilence qui y regnoient, y répandoient une certaine horreur conforme à l'état de mon ame : je m'accoutumai inſenſiblement à y paſſer les journées preſque entieres : Mes gens m'avoient vainement repréſenté qu'il étoit rempli de ſangliers ; qu'il pouvoit m'y arriver quelque accident. Les exemples qu'on me citoit, de

ceux qui y étoient déja arrivés, ne pouvoient m'inſpirer de la crainte. Je trouvois que ces ſortes de malheurs n'étoient pas faits pour moi ; & puis, qu'avois-je à perdre ? Une malheureuſe vie, dont je ſouhaitois à tout moment la fin.

J'étois reſtée un ſoir dans la forêt encore plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de ma rêverie, je me ſentis tout d'un coup ſaiſie par un homme, qui

malgré mes cris & mes efforts m'emportoit, quand un autre ſorti du plus épais du bois, vint à lui l'épée à la main : je profitai de la liberté que leur combat me donnoit, pour fuir de toute ma force : mes gens, que mes cris avoient appellés, coururent au ſecours de mon Défenſeur. J'étois ſi troublée, & ſi éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit, dès que je fus arrivée.

Peu de tems après, j'ap-

pris que celui qui m'avoit ſecourue, avoit bleſſé à mort l'homme qui vouloit m'enlever ; mais qu'il l'avoit été lui-même d'un coup de piſtolet, par un autre homme venu au ſecours du premier : que mon Défenſeur avoir eu aſſez de force pour aller ſur cet homme, qu'il lui avoit paſſé ſon épée au travers du corps, & l'avoit laiſſé mort ſur la place : que ceux qui gardoient, à quelque diſtance de-là, des chevaux & une

chaiſe, apparemment deſtinée pour moi, avoient pris la fuite.

J'ordonnai qu'on portât au Château mon Défenſeur, & je fis en même-tems monter à cheval pluſieurs perſonnes, pour aller chercher les ſecours dont il avoit beſoin. Mon homme d'affaires, par humanité, & dans la vue de tirer quelque éclairciſſement, ſur les auteurs de cette violence, y fit porter en même tems l'autre bleſſé, & cet-

te précaution ne fut pas inutile.

Cet homme, à qui les approches de la mort faiſoient ſentir l'énormité de ſon crime, apprit à mon homme d'affaires, que le Duc de N...., mon Beau-pere, étoit l'auteur de cet enlevement; que ſon deſſein étoit de me conduire dans un vieux Château, qui lui appartenoit, ſitué dans les montagnes du Gevaudan; que les biens conſidérables que l'on m'avoit reconnus,

quand je m'étois mariée, lui avoient fait naître le deſſein de s'en rendre maître ; & que pour y parvenir, il avoit voulu s'aſſurer de ma perſonne, pour m'obliger, le poignard ſur la gorge, de faire une donation à mon frere. Cet homme ajouta, que mon Beaupere ne m'eût pas laiſſé le tems de révoquer ce que j'aurois fait ; mais que je n'avois plus rien à craindre ; & que c'étoit lui, qui avoit été tué par celui qui m'avoit ſecourue.

Mon homme d'affaires, qui me rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre, me glaça d'effroi. Le péril que j'avois couru, augmentoit encore ma reconnoiſſance, & mon inquiétude pour mon Défenſeur : j'en demandois des nouvelles à tous momens. Mes Gens, qui voyoient que j'avois beſoin de repos, me cacherent le plus longtems qu'il leur fut poſſible, le malheureux état où il étoit : la connoiſſance ne

lui revint que lorſqu'on eut ſondé ſes bleſſures : il voulut ſçavoir ſon état, & le demanda de façon, que les Chirurgiens furent contraints de lui avouer qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. Un homme, que l'on jugea ſon valet de chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, il pria qu'on les laiſſât ſeuls.

Ce ne fut que le lendemain, qu'on m'annonça ces affligeantes nouvelles, & peu d'heures après on m'ap-

prit qu'il alloit expirer. On penſe aiſément à quel point je fus touchée de la mort de quelqu'un, à qui je devois la vie. J'étois encore dans le ſaiſiſſement, quand on me dit que l'homme qui avoit paſſé la nuit auprès de lui, demandoit à me voir : il s'approcha de mon lit, & voulut me préſenter une lettre qu'il tenoit ; mais je n'étois pas en état de la recevoir. J'eus à peine jetté les yeux ſur lui, que je perdis toute connoiſſance :

elle ne me revint qu'après plusieurs heures ; & ce ne fut que pour quelques momens: je passai de cette sorte tout le jour & toute la nuit.

Dès que je pus parler, je demandai à revoir cet homme ; malgré les effets qu'on en craignoit, on fut contraint de m'obéïr ; ce fut alors qu'il me remit la Lettre que voici.

LETTRE.

DAignerez-vous, Madame, reconnoître le caractere de ce malheureux, «

» que vous devez regarder
» comme le plus coupable &
» le plus perfide de tous les
» hommes? Hélas! Madame, je
» me ſuis peut-être jugé plus
» rigoureuſement que vous
» ne m'auriez jugé vous-mê-
» me. Mon repentir & ma
» douleur m'ont fait un ſup-
» plice de tous les inſtans de
» ma vie. Je me ſuis cru in-
» digne de porter à vos pieds
» ce repentir & cette dou-
» leur, & ce n'eſt que dans
» ce moment, où je n'ai plus
» que quelques heures à vivre,

que j'oſe vous dire, que « tout criminel que je ſuis, « je n'ai jamais ceſſé un mo- « ment de vous adorer. Je « ne ſerai plus, Madame, « quand vous recevrez cette « Lettre. Si vous vous reſſou- « venez quelquefois du miſé- « rable Barbaſan, ſouvenez- « vous auſſi quel a été ſon « repentir. «

A peine pouvois-je diſ- cerner les caracteres au tra- vers des pleurs, dont mes yeux étoient remplis : il eſt

mort ! m'écriai-je, après l'avoir lue, je ne le verrai plus ! je ne pourrai jamais lui dire, que je l'ai toujours aimé ! pourquoi m'a-t il ſauvé la vie ? Que je ſerois heureuſe, ſi je l'avois perdue !

Beauvais, car c'étoit ce fidéle domeſtique, pleuroit avec moi : ſa douleur me le rendoit néceſſaire ; je ne voulois voir que lui : je paſſois les jours & les nuits à lui parler de Barbaſan, & à m'en faire parler. Je l'obligeois de me dire ce qu'il

m'avoit déja dit mille fois.

Il me conta, qu'il avoit été joindre ſon Maître à Francfort, qu'il l'avoit trouvé plongé dans la plus profonde triſteſſe; qu'autoriſé par ſes longs ſervices, il avoit pris la liberté de lui en demander la cauſe pluſieurs fois, & long-tems ſans ſuccès; qu'enfin Barbaſan accablé de ſes peines, n'avoit pû ſe refuſer la conſolation de les lui dire.

Beauvais me repéta alors ce que je ſçavois de la fille

du Geolier : il ajouta, que Barbasan m'avoit vûe dans une Egliſe ; qu'il avoit été d'abord fort éloigné de penſer que ce fût moi ; mais que la ſeule reſſemblance lui avoit fait une impreſſion ſi vive, & avoit augmenté ſes remords de telle ſorte, qu'il ne lui avoit plus été poſſible de ſupporter la vue d'Hippolite ; qu'il avoit été ſe refugier chez un François de ſa connoiſſance ; & que preſſé par ſon inquiétude, il avoit envoyé Beauvais

vais s'informer de cet Etranger.

Beauvais, après plusieurs recherches inutiles, avoit enfin découvert par hazard la femme chez qui j'avois logé. Les détails qu'il apprit d'elle, éclaircirent pleinement Barbasan : cette nouvelle marque de ma tendresse si singuliere, si extraordinaire, augmenta sa confusion & son desespoir à un tel point, qu'il étoit prêt d'attenter sur sa vie : il vouloit me suivre :

il vouloit s'aller jetter à mes pieds : il trouvoit enſuite qu'il n'étoit digne d'aucune grace. Que lui dirai-je, diſoit-il ? que tandis qu'elle faiſoit tout pour moi, je la trahiſſois d'une maniere ſi indigne : m'en croira-t-elle, quand je lui proteſterai que je l'ai toujours adorée ?

Enfin, après bien des irréſolutions, le deſir de me voir l'emporta : il ſe mit en chemin, bien réſolu de me ſuivre en France : loin qu'il fût

arrêté par le péril qu'il y avoit pour lui d'y paroître, il y trouvoit au contraire de la ſatisfaction : c'étoit du moins me donner une preuve du prix dont j'étois à ſes yeux : il ſuivit la route, que j'avois priſe : ſa diligence étoit ſi grande, que malgré l'avance que j'avois ſur lui, il m'auroit jointe infailliblement, ſans l'accident qui le retint.

Le Gouverneur de Philisbourg venoit de recevoir ordre d'arrêter un homme

de grande importance, qui avoit quitté le ſervice de l'Empereur pour paſſer dans celui de France. Les inſtances que Barbaſan fit à la Poſte pour avoir des chevaux, & plus encore ſa bonne mine, firent ſoupçonner qu'il étoit celui que cet ordre regardoit. On l'arrêta, & on le conduiſit chez le Gouverneur, homme exact & incapable de ſe relâcher ſur ſes devoirs. Tout ce que Barbaſan put lui dire, fut inutile; il l'en-

voya prisonnier à la Citadelle.

Il y fut retenu pendant plus d'une année, & il n'en sortit que quand la place fut prise par le Maréchal d'Estrées.

Barbasan en étoit connu, & en étoit particuliérement estimé. Le Maréchal lui conseilla de passer au service du Roi de Suéde. Mon mariage qu'il apprit dans le même tems, le détermina à prendre un parti, où il espéroit de trouver la

fin de ſes maux. Il fit en cherchant la mort des actions ſi héroïques, que le Roi de Suéde crut ne pouvoir trop le recompenſer; mais il refuſa conſtamment tout ce qu'on lui offrit, & ne voulut point ſortir de l'état de ſimple volontaire.

Beauvais me dit encore que Barbaſan toujours plein de ſon amour & de ſa douleur, étoit revenu en France, ſans autre projet, ſans autre eſpérance que de me voir, ne fût-ce même que

de loin ; qu'il étoit arrivé à Paris préciſément dans le tems que j'en étois partie, pour aller joindre mon mari en Gaſcogne ; que perſuadé de la part que le Commandeur de Piennes & Eugénie avoient à mon mariage, il n'avoit voulu les voir ni l'un ni l'autre ; mais que ſans leurs ſecours, il avoit été inſtruit de tout ce qu'il avoit intérêt de ſçavoir ; qu'il n'avoit pas héſité de me ſuivre en Gaſcogne, qu'il s'étoit arrêté à

Marmande, petite Ville, à un quart de lieu de la terre où j'étois, & que c'étoit-là qu'il avoit appris la mort de mon mari, & mon extrême affliction; que comme je ne sortois point du Château, il avoit cherché à s'y introduire, & qu'il m'avoit vûe plusieurs fois pendant la Messe, dans la Chapelle du Château, & toujours avec un nouveau saisissement; que lorsque je commençai à aller dans la forêt, il quitta Marmande, &

& vint ſe loger dans une petite maiſon, attenante de cette même forêt; qu'inſtruit par ſon Hôte du péril où j'étois expoſée, il me ſuivoit avec encore plus de ſoin; que l'épaiſſeur du bois lui donnoit toute ſorte de facilité de ſe cacher; qu'il fut cent fois au moment de ſe jetter à mes pieds, d'obtenir ſon pardon ou de ſe donner la mort; mais que les larmes qu'il me voyoit répandre, & qu'il croyoit que je donnois au ſeul ſou-

venir de Monſieur d'Hacqueville, le retenoient & lui faiſoient éprouver en même-tems ce que la jalouſie a de plus cruel; qu'enfin ce jour fatal, ce jour qui devoit mettre le comble à toutes les infortunes de ma vie, le malheureux Barbaſan qui ne pouvoit plus ſoutenir l'excès de ſon deſeſpoir, s'avançoit vers moi, lorſqu'il entendit mes cris, & qu'il vit le péril où j'étois.

Ce récit que me faiſoit

Beauvais, me perçoit le cœur, & c'étoit pourtant la seule chose que j'étois capable d'entendre.

Le corps de Barbasan avoit été mis, par mon ordre, dans un cercueil de plomb; j'allois l'arroser de mes larmes. Je nourrissois ma douleur de l'espérance, que du moins un jour la même terre nous couvriroit tous deux.

J'aurois passé le reste de ma vie dans cette triste occupation, si le Comman-

deur de Piennes n'étoit venu m'arracher de ce lieu. Ses priéres & ſes inſtances euſſent cependant été inutiles, ſi le deſir de revoir cet enfant, que la mort de ſon pere m'avoit rendu mille fois plus cher, & qui étoit devenu mon unique bien, ne m'avoit rappellée à Paris. Je trouvai que la mort du Duc de N..... y étoit déja oubliée. Sa famille, qui avoit voulu cacher la honte de mon avanture, avoit pris ſoin de pu-

blier qu'il étoit mort d'apoplexie dans ſes terres de Gevaudan.

J'allai m'enfermer avec ma chere Eugénie, & ſans m'engager par des Vœux, je renonçai au monde pour jamais. Mes malheurs m'ont fourni, pendant un grand nombre d'années, aſſez d'occupation pour vivre dans la ſolitude. Le tems a enfin un peu affoibli la vivacité du ſentiment, mais il m'eſt reſté un fond de triſteſſe & de mélancolie.

qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. La fortune de ce malheureux enfant est la seule chose, qui a pû faire quelque distraction à ma douleur. Je l'ai mis de bonne heure dans les troupes, il y jouit d'une réputation brillante. Il est actuellement dans les premiers grades. J'ai cru devoir lui laisser toujours ignorer ce qu'il est. Il ne sçait pas même d'où lui vient le bien qu'il reçoit : j'ai mieux ai-

mé renoncer à ſa reconnoiſſance, que de lui donner la mortification de ſe connoître.

FIN.

Maggs Bros. Ltd.
26. 5. 1988
[ZAH.]

874035